ズーム
ZOOM JAPON
www.zoomjapon.info

gratuit numéro 33 - septembre 2013

TOKYO 2020
CANDIDATE CITY

Le nouveau rêve olympique

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Changement



C'est sous le signe de l'actualité que *Zoom Japon* fait sa rentrée avec un dossier consacré aux Jeux Olympiques à quelques jours de la désignation de la ville hôte des Jeux de 2020. Tôkyô fait partie des trois finalistes avec Istanbul et Madrid. La crise nucléaire de Fukushima Dai-ichi aura peut-être une influence négative sur le choix du Comité International Olympique le 7 septembre. *Zoom Japon* vous propose le récit exclusif de trois liquidateurs qui rapportent leur quotidien au sein de la centrale accidentée. Dans ce numéro également, un entretien avec YAMAZAKI Mari dont nous vous proposons en exclusivité les premières pages de son nouveau manga *Giacomo Foscari* sur notre site : www.zoomjapon.info.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Quartier de Kôenji à Tôkyô



© Eric Rechsteiner

L'été est la période au cours de laquelle le Japon est en fête. Les *matsuri* succèdent aux *matsuri* d'un bout à l'autre de l'archipel. Dans la plupart des cas, on danse. Ces deux jeunes femmes ajustent leurs chapeaux avant de participer au défilé au cours duquel elles seront accompagnées aux sons des shamisens, tambours, cuivres et flûtes.

6,8% **C'est l'augmentation des commandes de machines par les entreprises au cours du deuxième trimestre. Un chiffre qui retrouve le niveau d'avant la crise financière de 2008. Néanmoins, la progression du PIB de 0,6% à la même période après une hausse de 0,9% au premier trimestre reste décevante.**

Couverture : KONDO Keiichi pour Zoom Japon

JEUX VIDÉO Nintendo tient encore la forme

Si les fabricants de consoles de jeux font grise mine du fait de la concurrence des smartphones, Nintendo continue de cartonner dans l'archipel. Début août, l'entreprise implantée à Kyôto a annoncé que sa console portable 3DS avait passé la barre des 12 millions d'unités vendues dans le pays. Elle reste la plus populaire loin devant la PlayStation Vita de Sony.

CLIMAT Les caprices meurtriers de la météo

A Nishi Tosa, dans la préfecture de Kôchi, on est fier d'être le lieu le plus chaud du pays. Avec 41°C enregistrés, des dizaines de touristes viennent se faire photographier devant le thermomètre géant. C'est amusant, mais ailleurs dans le pays, la chaleur étouffante de cet été a tué des dizaines de personnes tandis que les pluies diluviennes dans le nord ont provoqué des glissements de terrain mortels.

EXCLUSIF Avec les liquidateurs de Fukushima

Depuis deux ans et demi, 3 000 hommes travaillent dans des conditions éprouvantes. Certains ont accepté de témoigner.

"Ne me prenez pas en photo. Je répondrai à vos questions, mais seulement à condition que vous ne divulguiez pas mon identité". Le quadragénaire qui commence à parler se fait appeler TÔDEN George en référence à la société Tepco (Tôden en japonais), l'opérateur de la centrale de Fukushima Dai-ichi. Il a travaillé 3 mois dans la radio-protection des ouvriers d'ATOX, un sous-traitant de Tepco. Les "liquidateurs", comme on appelle couramment les ouvriers de la centrale accidentée, se montrent souvent méfiants à l'égard des médias, par peur d'être démasqués et de perdre leur travail.

George a accepté d'être interviewé parce que leurs conditions de travail le révoltent profondément, et qu'il a décidé de les dénoncer coûte que coûte. *"Au total, je suis irradié de 10 millisieverts. La dose limite annuelle pour tout ouvrier travaillant dans le nucléaire au Japon est 50 millisieverts",* soupire-t-il, l'air fatigué. Lorsqu'il travaillait à Fukushima, George partait de l'auberge dans laquelle l'employeur logeait ses ouvriers et montait dans une navette qui l'emmenait jusqu'au J-Village, un ancien stade transformé en centre d'accueil des ouvriers de Dai-ichi, à 20 km de la centrale.

Avant d'entrer dans la zone d'exclusion, tous les ouvriers doivent passer par le J-Village pour enfiler une première combinaison de protection. Puis ils montent dans une nouvelle navette qui les amène à la centrale. Le véhicule parcourt un terrain encore jonché de débris, trop radioactifs pour être déblayés. *"Le temps de transport n'est pas compté dans le temps de travail, bien que vous soyez exposé aux radiations. La dose n'est même pas relevée",* raconte-t-il en grimaçant. *"Il faut pourtant compter au moins 5 heures en tout pour le trajet aller-retour, le temps de mettre les combinaisons de protection, le débriefing avant d'aller sur le chantier et les tests quotidiens de contamination".* Le calcul du temps de travail des liquidateurs est biaisé d'avance. Officiellement, George a travaillé 17 jours par mois, mais en réalité cela fait 22 jours, voire plus. Quant au salaire, il dépend du niveau de sous-traitance auquel l'ouvrier travaille. George, qui était employé au troisième niveau de la sous-traitance, n'était payé que 170 000 yens [1 324 euros] net par mois. Les combinaisons de protection, le carnet où sont relevées les doses d'irradiation et les examens médicaux étaient soustraits de sa paie. *"Les entreprises sous-traitantes ont couramment recours à ce genre de pratiques qui leur permettent d'empocher l'argent",* dit-il tremblant, son carnet de relevé à la main. *"Au bout d'un certain temps, ils ne prennent plus en charge les frais d'hébergement et des repas".* George, comme les autres liquidateurs que j'ai rencontrés par la suite, n'était même pas inscrit à l'assurance maladie publique, et n'avait accès à la mutuelle de son employeur qu'au bout de trois mois. En dehors des accidents de travail, les entreprises ne prennent rien en charge.

Quand on lui demande ce qui l'a fait le plus souffrir en travaillant à Fukushima, George répond d'un seul mot : *"l'isolement".* En cas d'incident sur le site, les ouvriers de Dai-chi sont généralement les derniers à l'apprendre. La seule source d'information sur le site sont les écrans du bâtiment parasismique, où sont diffusées des vidéos de communication de Tepco. Les liquidateurs peuvent regarder la télévision une fois à l'auberge, où ils doivent partager leurs chambres à plusieurs. *"Vous travaillez, déjeunez, retravaillez, rentrez, dormez en permanence avec les mêmes personnes",* poursuit-il. Bien que coupés du reste de la société, le manque d'intimité est une des choses les



Kirishima Shun pour Zoom Japon

Mise en place de canalisations pour récupérer l'eau contaminée. Le travail est souvent bâclé en raison du manque de formation des ouvriers.



KIRISHIMA Shun pour Zoom Japon

Fourbus, les ouvriers se reposent comme ils peuvent.

plus insupportables pour ces ouvriers.
Entre deux contrats d'intérimaire, George retourne à Tôkyô où il est né. C'est en voyant les Tokyoïtes vivre tranquillement qu'il sent monter sa colère. Si d'ordinaire ils mènent leurs vies comme si de rien n'était, ils ne se sentent pas concernés par ce qui se passe à Dai-ichi que lorsqu'ils apprennent qu'il y a eu des dysfonctionnements. Par exemple, en mars dernier, des rats ont provoqué une grave panne d'électricité, ce qui a paralysé une partie du système de refroidissement. *"Alors ils se réveillent en sursaut : 'Hou-là ! On n'est pas passé très loin !' et s'inquiètent de leur sort. Mais nous, les liquidateurs, nous sommes irradiés à longueur de journée et c'est nous qui sommes en première ligne. Les gens de l'extérieur veulent toujours que les travaux avancent plus vite".* Pour que les travaux avancent plus vite, les ouvriers doivent prendre encore plus de risques. *"Là-bas, on est 3 000 à lutter tous les jours dans des conditions inacceptables. Il est hors de question de faire grève, mais par moment, j'ai envie que la centrale explose une deuxième fois ! Pour que les autres, à l'extérieur, prennent conscience qu'on ne peut pas continuer comme ça",* confie-t-il.

Gobo, un trentenaire qui a travaillé 10 mois chez Sun-Seed, un sous-traitant d'ATOX, se sent lui aussi traîté comme de la chair à canon. Il se souvient : *"Notre seule salle de repos se trouvait dans un préfabriqué, à côté du bâtiment parasismique de la centrale. Nous avions 2 ou 3 heures de pause imposée tous les jours, et nous étions censés manger et faire la sieste...Mais la radioactivité est de 4 000 cpm (curie par minute, soit 0,04 millisievert) ! Cela équivaut à la dose qu'on peut enregistrer à l'intérieur d'un réacteur fonctionnant normalement".*
Gobo était chargé de distribuer les équipements de pro-

tection aux ouvriers. Au début, tous les ouvriers recevaient une combinaison Tyvek, qui coûtait 1 400 yens [11 euros] pièce, un masque avec un filtre au charbon actif, des bottes et des casques neufs. Puis, à l'automne dernier, ATOX a décidé de les remplacer par des combinaisons à 700 yens [6 euros] pièce, en demandant la "coopération de chacun". Au final, ils ont été obligés de se contenter d'un équipement à 300 yens (2,3 euros), à peine imperméable. Certains ouvriers ont fini par se mettre en colère. *"C'est scandaleux !"*, hurlaient-ils à Gobo. Mais ce dernier avait reçu l'ordre de ne distribuer les Tyvek qu'aux responsables d'ATOX et aux employés de Tepco. Lui-même n'y avait pas droit. La norme impose de jeter tous les équipements usagés après le passage dans la centrale. Mais ATOX recycle les bottes et les casques, en demandant aux intérimaires de les laver à l'eau et à l'alcool. *"Il est indispensable d'améliorer les conditions de travail des ouvriers si l'on veut que le démantèlement avance correctement"*, affirme KIRISHIMA Shun, journaliste indépendant qui a lui-même été embauché comme intérimaire à Dai-ichi. Par "conditions de travail", il entend également le contrôle des entrées du site et des réacteurs. Il a ainsi réussi, pendant ses pauses, à pénétrer seul dans les bâtiments des réacteurs accidentés 1, 3 et 4.

KIRISHIMA s'est fait embaucher sans peine avec l'idée de pouvoir enquêter sur l'état de la centrale. Il a travaillé 10 mois sur le chantier à côté du réacteur numéro 4 et a pris des photos en cachette sans qu'aucun de ses supérieurs ne le suspecte. L'équipe de KIRISHIMA remplaçait les canalisations dans lesquelles circulait l'eau contaminée. Les tuyaux d'abord utilisés, en chlorure de vinyle, étaient trop fragiles. La mauvaise herbe qui poussait dessous a fini par les percer, provoquant des fuites d'eau. Il a donc fallu les remplacer par des tuyaux plus solides, en polyéthylène. *"N'importe quel ouvrier ayant déjà travaillé sur un chantier sait qu'il faut enlever la poussière avant d'emboîter des tuyaux. Mais mes coéquipiers n'avaient aucune expérience. Ils s'étaient retrouvés là parce qu'ils avaient perdu leur emploi de poissonnier ou de chauffeur de bus à cause de l'accident nucléaire"*, explique-t-il. Résultat, la poussière accumulée dans les tuyaux a fini par boucher le circuit, l'eau s'écoulait mal et la température des réacteurs a dangereusement augmenté. Si 3 000 ouvriers sont nécessaires chaque jour pour assurer le démantèlement de la centrale de Fukushima, tous ont un plafond de dose considéré comme "recevable". Celui-ci s'élève à 50 millisieverts/an, un niveau au-delà duquel il leur est légalement interdit de continuer de travailler dans une centrale nucléaire. La fin des travaux de Dai-ichi n'étant prévue que dans une quarantaine d'années, il est probable qu'un nombre de plus en plus élevé de personnes non formées à la filière vont devoir être ainsi recrutées.

"Actuellement, les ouvriers sont mal formés et maltraités. Le matériel est aussi de mauvaise qualité, en plus d'être souvent inapproprié aux radiations. Dans ces conditions, il est normal que les travaux finissent par être bâclés, et que les incidents se succèdent. Tout ça parce que Tepco essaie de réduire les coûts au maximum…", assure KIRISHIMA. L'industrie nucléaire n'est-elle pas une technologie de pointe ? A ces mots, le journaliste me regarde droit dans les yeux : *"Si tu penses que pour les opérations menées à Dai-ichi, on a recours à des technologies très avancées, des robots et des machines magiques, tu te trompes complètement. Le site est géré par un système archaïque, c'est de la bricole. Même les machines fournies par Areva pour traiter l'eau contaminée n'ont pas cessé de tomber en panne. Mon collègue a failli être envoyé pour les réparer, une bouteille à oxygène sur le dos, dans un environnement d'un millisievert par minute"*, lance-t-il, en haussant la voix. *"Tu diras aux Français que c'est bien beau de vendre des machines, mais après, il faut assurer le service après-vente"*.

AJIWA Hiro



KIRISHIMA Shun pour Zoom Japon

Pour faire des économies, les combinaisons fournies aux liquidateurs sont de moins bonne qualité.



Kondo Keiichi pour Zoom Japon

JEUX OLYMPIQUES
La métamorphose

Le 7 septembre, le Comité International Olympique se réunit pour désigner la ville hôte des Jeux de 2020. Tôkyô a ses chances.

Au moment où nous publions ce numéro de *Zoom Japon*, le Comité international olympique (CIO) ne s'est pas encore réuni à Buenos Aires, en Argentine, pour procéder à l'élection de la ville qui accueillera les Jeux de la XXXIIème Olympiade de l'ère moderne, en d'autres termes les Jeux olympiques (JO) d'été de 2020. C'est le 7 septembre que le CIO départagera les trois candidates encore en lice : Istanbul, Madrid et Tôkyô. Les représentants des trois cités ont défendu une dernière fois, fin juin, leurs dossiers devant la Commission d'évaluation à Lausanne. A l'issue de cette ultime présentation, la délégation japonaise conduite par le gouverneur de Tôkyô, INOSE Naoki, et soutenue par un renfort de poids en la personne du ministre des Finances, ASÔ Tarô, ancien champion de tir et participant aux JO de Montréal en 1976, s'est montrée très optimiste sur ses chances de décrocher le Graal. Pour autant, chacun sait que le choix final n'est pas simple et que de nombreuses considérations entrent en ligne de compte. Néanmoins, sans vouloir présager du vote des membres du CIO, nous avons voulu revenir sur les Jeux olympiques de 1964 qui s'étaient déroulés dans la capitale japonaise. A cette époque, l'organisation avait permis de tourner définitivement la page de la reconstruction près de 20 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. La ville avait ouvert un nouveau chapitre de son histoire. Nul doute que la désignation de Tôkyô comme ville hôte des JO de 2020 serait un nouveau signal fort alors que le pays sort péniblement de deux décennies de crise. Une formidable occasion de changement…

ODAIRA NAMIHEI

PROMENADE La renaissance d'une capitale

Lorsque Tôkyô accueille les Jeux Olympiques en 1964, de nombreux quartiers changent. Qu'en reste-t-il ?

Pour la plupart des pays, être désigné pour organiser les Jeux Olympiques (JO) n'est pas seulement une source de fierté nationale. C'est aussi un événement d'une grande portée qui transcende le sport et les aide à ouvrir un nouveau chapitre de leur histoire. A cet égard, les Jeux d'été qui se sont déroulés à Tôkyô en 1964 ont joué un rôle crucial. Après sa défaite en 1945, le Japon était devenu une sorte de paria dans la communauté internationale, connaissant même une période d'occupation jusqu'en 1952. Pendant ces années, un sentiment d'inutilité et de résignation a prévalu au sein de la population dont l'une des expressions les plus usitées étaient *shikata ga nai* (on ne peut rien y changer). Les Jeux Olympiques sont alors devenus l'acte final d'un incroyable programme de reconstruction qui s'est réalisé en une vingtaine d'années et s'est traduit par une transformation de la capitale elle-même. Compte tenu du fait qu'il s'agissait des premiers JO organisés dans un pays qui n'était ni blanc ni occidental, le Comité Olympique japonais a fait tout ce qui était en son pouvoir pour montrer le meilleur visage possible de Tôkyô, faisant même appel au soutien financier de l'Etat alors que le règlement olympique stipulait que les Jeux devaient être organisés par les villes et non par les gouvernements nationaux. L'engagement de l'Etat et de la capitale s'est traduit par des dépenses qui ont surpassé toutes les éditions précédentes. Un village olympique tentaculaire a vu le jour à Yoyogi tout comme le nouveau siège de la chaîne publique de télévision NHK construit à proximité. Les deux sites, conçus par l'architecte TANGE Kenzô, qui constituent le gymnase national sont toujours en place de nos jours. Ils symbolisent cette approche de l'architecture urbaine qui vise à mélanger tradition et modernisme. Les deux bâtiments inspirés visiblement par des modèles orientaux sont dans l'axe du sanctuaire Meiji (Meiji jingû) dédié au premier empereur du Japon moderne.

Le gouvernement a profité de l'organisation des JO pour planter quelque 20 000 arbres dans les rues et dans les parcs de la capitale. En procédant de cette manière, il essayait de raviver le paysage de la ville tel qu'il existait avant d'être en partie détruit par les bombardements américains pendant la Seconde Guerre mondiale. Par exemple, les ormes du Japon (*keyaki*), qui ont été replantés dans la fameuse avenue Omotesandô, sont là aujourd'hui pour nous rappeler les années 1920 quand le sanctuaire Meiji a été construit.

Comme de nombreux visiteurs étrangers étaient attendus, l'aéroport de Haneda a été modernisé pour pouvoir accueillir les nouveaux avions et relié au centre de la capitale par un monorail ultra moderne. C'est aussi l'époque au cours de laquelle de nombreuses lignes de train et de métro ont été inaugurées, comme la fameuse ligne de train à grande vitesse, *Shinkansen*, entre Tôkyô et Ôsaka, inaugurée neuf jours avant l'ouverture officielle des JO. Les routes ont été élargies ou même créées lorsqu'elles n'existaient pas dans la capitale et sa banlieue. C'est le cas de l'autoroute métropolitaine qui dessert toute la région dans le but d'améliorer le trafic routier. A cette époque, cela paraissait comme futuriste à tel point que le cinéaste soviétique Andreï Tarkovski a inclus un long plan de cette autoroute dans son film *Solaris* réalisé en 1972. Toutes ces routes étaient supposées faire de la place aux *kei kâ* (voitures légères) que



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le gymnase national de Yoyogi vu de Jingûbashi près de la gare de Harajuku.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le Nippon Budôkan a été construit pour accueillir les compétitions de judo lors des JO qui se sont déroulées du 20 au 23 octobre 1964.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le monorail a été lancé pour faciliter la liaison entre le centre de la capitale et l'aéroport de Haneda.

l'on produisait pour favoriser la motorisation du pays.

Pour construire l'autoroute métropolitaine, plusieurs rivières et canaux ont été recouverts tandis que dans d'autres quartiers, elle a été construite au-dessus des voies d'eau. Le gouvernement a procédé de cette manière car cela lui évitait d'avoir à acheter des terrains ou à exproprier. Une des victimes les plus célèbres est Nihonbashi (voir *Zoom Japon* n°12), le pont situé au cœur de la capitale, d'où partaient les principales routes du pays par le passé et qui constitue le kilomètre 0 pour calculer les distances avec Tôkyô. L'autoroute, qui passe juste au-dessus de lui, a complètement défiguré le paysage urbain classique. Aujourd'hui, un nombre croissant de personnes essaie d'obtenir le détournement de l'autoroute pour que Nihonbashi retrouve sa situation d'avant.

Parmi tous les quartiers de la capitale, Shinjuku est sans doute celui qui a le plus changé avec la tenue des Jeux Olympiques. Les raids aériens de la Seconde Guerre mondiale avaient transformé ce quartier en une zone morne et morose. Son programme de réhabilitation a été soutenu par une série de projets architecturaux. Un centre commercial, baptisé plus tard My City, a d'abord été construit au-dessus de la gare. Cela a eu pour conséquence d'attirer de nombreux jeunes qui se rassemblaient sur la place située juste devant la gare. La librairie Kinokuniya a été transférée dans un immeuble de huit étages conçu par le célèbre architecte MAEKAWA Kunio. Le bâtiment existe toujours (sortie Est de la gare de Shinjuku) avec son fameux escalier mécanique qui entraînait alors le client vers le magasin de disques. A cette époque, le Japon comme d'autres pays connaissait une révolution culturelle. La jeunesse se réunissait pour écouter les dernières chansons des Beatles ou des Rolling Stones. Quelques années plus tard, cette révolution allait se transformer en une violente contestation étudiante qui s'exprimera notamment à la gare de Shinjuku. En 1968, près de 300 000 personnes s'y rendront pour participer à la Journée mondiale contre la guerre, interrompant le trafic ferroviaire. Un an plus tard, ils seront encore des milliers à se réunir sur la place souterraine de la sortie Ouest pour chanter contre la guerre du Vietnam. On parle alors de *folk guerrilla*.

Si le quartier situé à la sortie Est de la gare a été un haut lieu de la vie culturelle de la ville, celui de la sortie Ouest a connu un destin complètement différent. Si la zone jouxtant la gare a connu une transformation notable avec notamment l'ouverture du grand magasin Keio en 1964, deux ans après celle de son concurrent Odakyû, les gens n'avaient pas beaucoup à marcher pour se retrouver au milieu de rien. La grande usine de traitement des eaux qui existait avant avait été déplacée, laissant derrière elle un vaste désert qui, en 1964, n'avait pas été construit. Dans le documentaire, Tokyo Olympiad, réalisé par ICHIKAWA Kon, on peut ainsi voir les coureurs du marathon passer par la *kôshû kaidô* (l'une des cinq routes qui reliait Edo au reste du pays) au Sud de la gare. Autour d'eux, on aperçoit le ciel bleu et quelques petits immeubles au loin.

Si on les compare avec Shinjuku, les quartiers de Shibuya et Roppongi étaient alors très différents de ce qu'ils sont devenus aujourd'hui. A Shibuya, seule l'au-



Au milieu, coulait la rivière Shibuya.



Nihonbashi, victime des autoroutes suspendues.

En 1964, les autoroutes s'empilent les unes sur les autres.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

toroute a été ajoutée à l'époque. Elle est toujours là, passant au-dessus des voies de chemin de fer au sud de la gare. Pour ce qui est de Roppongi, un voyageur dans le temps aurait bien du mal à reconnaître le quartier de 1964 avec ce qu'il est aujourd'hui. A l'époque, l'impression générale qui s'en dégageait, c'était un quartier sous-développé dont les rues poussiéreuses et mal pavées serpentaient au milieu de petits îlots construits. A Yûrakuchô, qui avait été au lendemain de la guerre le principal lieu du marché noir dans la capitale, on ne parlait plus que de Sushiya Yokochô, une petite rue à la sortie Est de la gare dont les petits bars et restaurants de poissons crus étaient le lieu de rendez-vous des journalistes travaillant dans le quartier. Mais, avec la construction de l'immeuble Kôtsû Kaikan, les bars ont peu à peu disparu. Le dernier a fermé en 1968. D'autres quartiers sont devenus de vastes chantiers à l'époque. Mais la plupart des gens ne prêtaient guère attention au bruit et autres nuisances dans la mesure où c'était un signe de progrès, montrant que Tôkyô se transformait en une métropole moderne. Tôkyô est souvent comparée à un organisme vivant, en perpétuelle évolution. Le Tôkyô de 2013 n'a plus grand chose à voir avec celui de 1964, mais il ne fait aucun doute que le prototype de la cité moderne qu'elle est devenue a été créé il y a près de 50 ans.

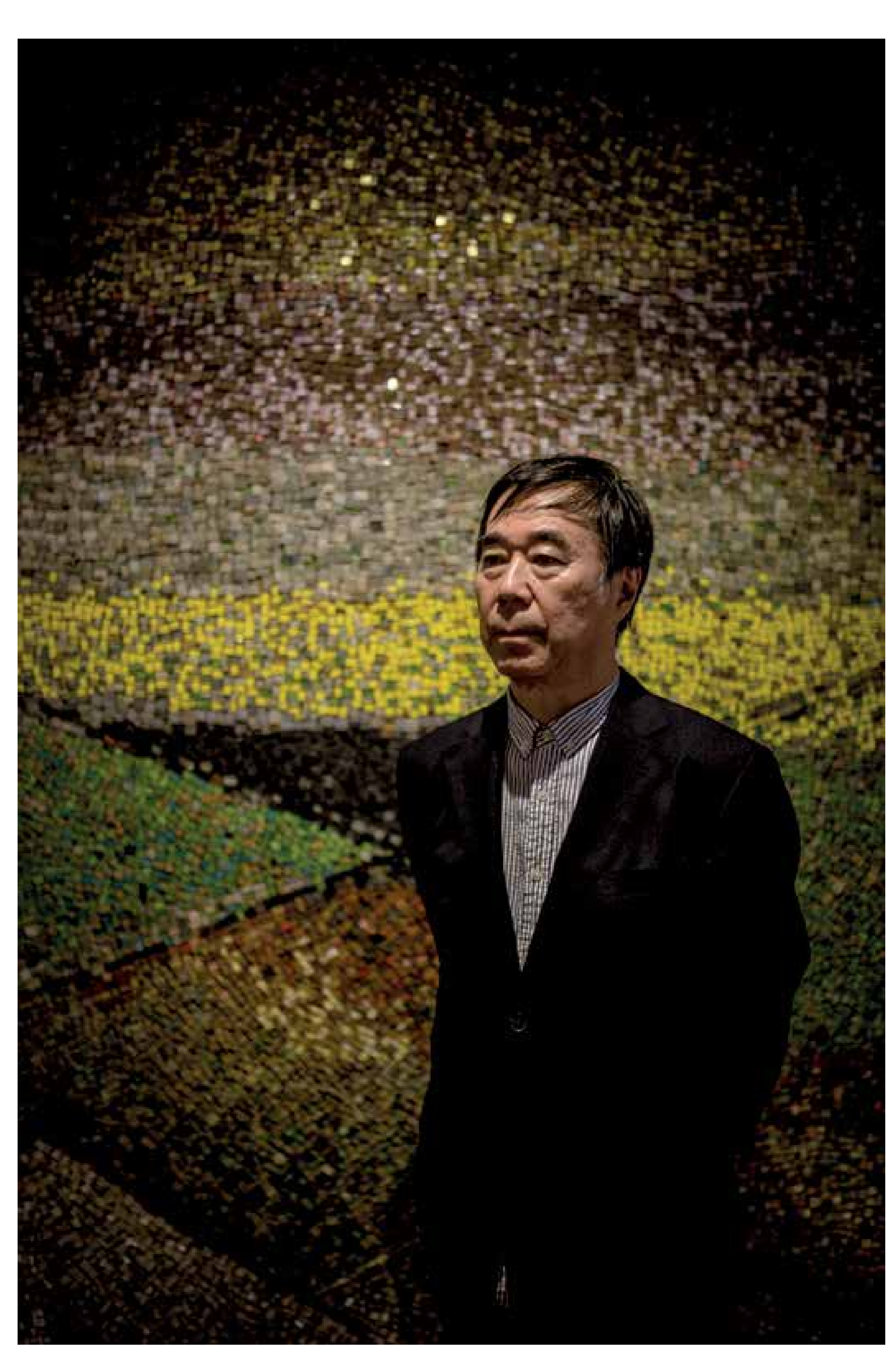
Gianni Simone

RENCONTRE L'homme qui a vécu la révolution

Le célèbre chroniqueur KAWAMOTO Saburô se rappelle cette époque si importante dans l'histoire du Japon d'après-guerre.

Depuis 45 ans, KAWAMOTO Saburô s'intéresse au Tôkyô d'hier et d'aujourd'hui. Né, il y a 69 ans, dans le quartier de Yoyogi, il a été témoin de tous les événements importants qui ont façonné la capitale japonaise au cours des dernières décennies. Parmi eux, les Jeux Olympiques de 1964 occupent une place particulière dans sa mémoire. *"Quand Tôkyô a été choisi en 1958 pour accueillir les Jeux olympiques de 1964, je me souviens que les gens étaient partagés. Mais au fur et à mesure que les préparatifs avançaient, l'engouement populaire a été plus fort, à tel point qu'à la veille de l'ouverture de la compétition, près de 80 % de la population la soutenaient"*, explique-t-il. Nous étions à un moment particulier. Le Japon avait perdu la guerre et les Japonais avaient connu par la suite une décennie très dure. Les choses commençaient à changer et les Jeux Olympiques pouvaient symboliser la naissance d'un nouveau Japon. Au-delà de l'événement sportif, l'organisation des Jeux était menée avec un plan économique précis. *"Pour moi, les changements les plus importants sont ceux qui ont affecté notre vie quotidienne. Par exemple, de nombreux canaux et rivières nauséabonds ont été ensevelis et remplacés par des routes. Mais c'est dans les foyers que la plus grande révolution a eu lieu. C'est à peu près à cette époque que le téléviseur, l'aspirateur et la machine à laver ont fait leur entrée massive dans les maisons et que les chasses d'eau ont remplacé les toilettes d'antan. Cela dit, malgré le développement de l'économie, la vie de la plupart des Japonais ne changeait guère. Nous vivions encore dans des maisons en bois avec des tatamis au sol, nous mangions encore nos repas autour de la table basse (*chabudai*). Notre quotidien était encore bien loin de celui des foyers américains décrits dans les téléfilms que nous regardions à la télévision"*, poursuit KAWAMOTO Saburô.

Dans la perspective de l'arrivée en nombre de visiteurs étrangers pour cet événement, les pouvoirs publics ont émis un certain nombre de "suggestions". *"Parmi elles, la plus remarquable est sans doute celle qui nous invitait à* "ne pas uriner dans la rue" *de façon à ce que le pays ne perde pas la face vis-à-vis du reste du monde"*, raconte-t-il, en riant. *"J'avais 20 ans en 1964. Je venais de sortir de l'université. Et pour quelqu'un comme moi qui aimait s'amuser, le quartier de Shinjuku était l'endroit rêvé. On y trouvait de nombreux cinémas, des cafés où l'on passait du jazz et surtout la librairie Kinokuniya qui est restée très populaire. J'aimais beaucoup lire, mais j'étais surtout attiré par son premier étage où l'on vendait des disques. En 1963, les Beatles avaient initié une révolution musicale dans le monde entier, y compris au Japon. Par la suite, dès que des artistes comme les Rolling Stones, Bob Dylan ou Joan Baez sortaient un album, il était aussi disponible à Tôkyô. On pourrait dire que nous étions en train de vivre une véritable révolution culturelle. Ensuite je grimpais à l'étage supérieur pour acheter un exemplaire de* Heibon Punch. *Ce magazine, qui se présentait sur sa couverture comme le magazine pour les hommes, avait été lancé en mai 1964. Il a largement contribué à diffuser la culture jeune dans l'ensemble de*



Kondo Keiichi pour Zoom Japon

KAWAMOTO Saburô à l'Hôtel Impérial de Tôkyô, le 9 août 2013.

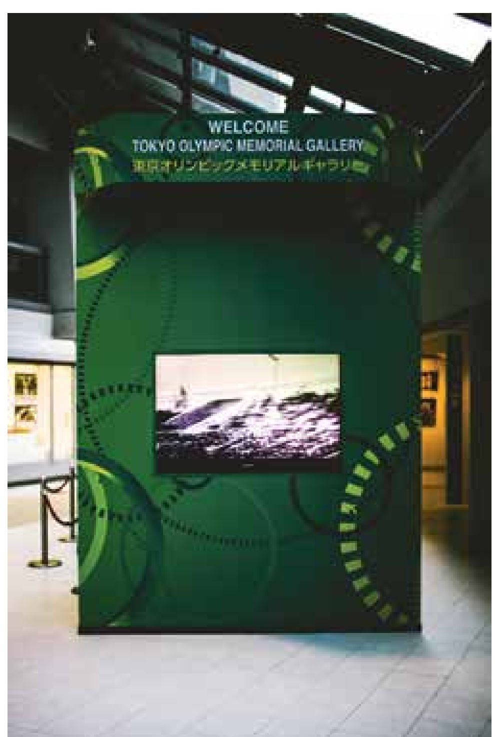
l'archipel. Jusque-là, cette période de la vie était considérée comme une simple étape menant à l'âge adulte. C'est la raison pour laquelle la place des étudiants dans la société était négligeable. Mais l'apparition de la Beat Generation a permis de mettre la jeunesse au premier plan. Heibon Punch *a grandement contribué à façonner nos goûts dans la mode et dans la musique, tout en s'intéressant à d'autres sujets comme les voitures ou le sexe. Jusqu'à la moitié des années 1960, les étudiants avaient l'habitude de porter, à longueur de temps, l'uniforme de leur université. Ils ne prenaient pas le temps de penser à s'habiller autrement d'autant plus que les vêtements n'étaient pas bon marché. C'est à peu près à cette époque que la marque VAN est devenue très populaire au Japon. Aujourd'hui l'écrivain MURAKAMI Haruki a gardé ce look !* (rires) *Un des éléments remarquables de* Heibon Punch *était sa couverture, laquelle était le fruit du travail de l'illustratrice ÔHASHI Ayumi. Aujourd'hui encore, 50 ans plus tard, ses réalisations ont conservé leur élégance. Le fait qu'une femme soit en charge d'illustrer la couverture d'un magazine masculin était en soi quelque chose de spécial. Mais c'est grâce à son travail que l'illustrateur est devenu un élément central dans la création d'une certaine ambiance culturelle",* explique KAWAMOTO Saburô.

Il reconnaît qu'il se sent moins concerné par la façon dont Tôkyô a changé ces dernières années. *"Je suis peut-être trop vieux maintenant, mais la ville est devenue trop grande à mon goût",* dit-il. *"Et puis, quand on y pense, ce qui était considéré alors comme un progrès est aujourd'hui considéré comme de grosses erreurs. Prenez, par exemple, l'ensevelissement des rivières dont nous parlions tout à l'heure. Dans les années 1960, c'était présenté comme une bonne idée, comme un signe de progrès. Il faut se souvenir que Tôkyô était soumis alors à une pollution importante. Bon nombre de ces rivières étaient devenues des dépôts d'ordures qui sentaient mauvais. Leurs eaux étaient noires et les poissons avaient progressivement disparu. Voilà pourquoi la plupart des habitants ont vu d'un très bon œil l'idée de les enfouir. A posteriori, il s'avère que cela n'a pas été une très bonne idée et qu'il aurait fallu procéder autrement. C'est bien sûr facile de tenir ce discours 30 ou 40 ans après. On peut dire la même chose du réseau de tramways. Au milieu des années 1950, il a atteint son apogée avant d'être progressivement démantelé par la municipalité. Les lignes ont disparu les unes après les autres jusqu'à la moitié des années 1970. Il n'en reste plus qu'une aujourd'hui, il s'agit de la ligne Arakawa (voir* Zoom Japon *n°26). Aujourd'hui, de nombreuses villes dans le monde adoptent ce mode de transport, car il est plus écologique. Mais dans le Tôkyô des années 1960, avec l'augmentation progressive du nombre de voitures individuelles, ces tramways étaient considérés comme une source de nuisance pour le trafic routier. C'est vraiment dommage, car je les aimais vraiment...",* conclut-il avec une pointe de nostalgie.

PROPOS RECUEILLIS PAR G. S.

VISITE **Retour vers le futur ?**







Kondo Keiichi pour Zoom Japon

Une manière originale de retrouver l'ambiance de la XVIIIe Olympiade de l'ère moderne.

Peu connu des visiteurs étrangers, voire même des Japonais eux-mêmes, la Tôkyô Olympic Memorial Gallery est un lieu original et intéressant où sont rassemblés de nombreux souvenirs des Jeux Olympiques qui se sont tenus dans la capitale japonaise du 10 au 24 octobre 1964. Situé dans le parc olympique de Komazawa à une dizaine de minutes à pied de la station Komazawa Daigaku (ligne Tôkyû Den-en-toshi au départ de Shibuya), cet espace unique est accessible gratuitement de 9h30 à 17h (fermé le 1er et le 3ème lundi de chaque mois). Une bonne façon de se familiariser avec l'esprit olympique qui régnait à l'époque et de faire quelques expériences originales.

1-1 Komazawa-kôen, Setagaya-ku, Tôkyô 154-0013

O. N.

SOUVENIR Dans l'enthousiasme de Tôkyô 64

Interprète de la Fédération Internationale de Volley-ball, Reiko Descotes-Toyosaki se souvient de cet automne si particulier.

En cet été 1964, je venais de rentrer au Japon après avoir passé trois ans comme étudiante en musique à Paris, et j'étais loin d'imaginer que le pays entier bouillonnait pour préparer les Jeux Olympiques à Tôkyô. Les enfants, les vieillards, tout le monde passait son temps à parler des JO du matin au soir. La ville de Tôkyô elle-même était défigurée et méconnaissable, ensevelie sous les bulldozers et les échafaudages. Tout devait être refait à neuf ! Loin de décourager les habitants, la préparation des JO donnait aux gens le sentiment d'assister au plus grand événement depuis la Seconde Guerre mondiale. Au centre de la capitale, on construisait une voie rapide qui serpentait en hauteur, et beaucoup de stades sportifs. Il y allait de l'honneur de notre pays, et les architectes japonais travaillaient d'arrache-pied sur ce grand projet. Je me trouvai projetée dans cette ambiance euphorique dès mon arrivée et fus encore plus surprise quand le bureau international des interprètes me contacta pour m'occuper du président et du vice-président de la Fédération Internationale de Volley-ball (FIVB) et de leurs femmes. Tous les quatre étaient français.
Pourtant, l'équipe féminine française de volley-ball n'était pas présente et je ne comprenais pas au début ce qui se passait. J'appris que le président devait donner une conférence de presse importante : le Comité International Olympique devait-il ou non permettre la participation de l'équipe féminine nord-coréenne de volley-ball alors que la Corée du Sud menaçait de se retirer si Pyongyang était représenté ? Selon ma supérieure, personne ne pouvait prévoir la décision du président de la FIVB avant son arrivée à Tôkyô. J'ai attendu devant l'entrée du Grand Hôtel Impérial avec le maire de Tôkyô, AZUMA Ryôtarô, l'arrivée de la délégation française. Lorsque M. AZUMA a annoncé que la conférence de presse aurait lieu le surlendemain, le président a dit simplement qu'il devait encore obtenir des informations de dernières minutes. Quand le jour fatal arriva, je n'avais rien pu préparer. La salle était remplie de journalistes du monde entier. La presse japonaise occupait les premiers rangs. J'avais un trac pire que le jour de mon concours de chant ! J'ai traduit sans comprendre de quoi il s'agissait, et j'ai eu le malheur de demander aux auditeurs: "*Est-ce-que vous comprenez de quoi il s'agit ?*" J'ai été huée comme il n'est pas possible et un des journalistes s'est levé pour me lancer: "*Toi, l'interprète, tu n'as qu'à traduire ! On ne te demande pas de comprendre !*" J'étais littéralement effondrée. Le président a résumé lentement encore une fois l'essentiel de son communiqué, je l'ai traduit mais je ne me souviens absolument pas du contenu ! Sauf qu'après cette conférence de presse, la Corée du Nord a décidé d'elle-même de ne pas venir, au grand soulagement de tous les participants. Quelques jours après, il y a eu une réception à l'Hôtel Impérial et deux ou trois journalistes sont venus me trouver pour me consoler en me disant qu'ils n'étaient pas tous aussi méchants que leurs confrères !
Le jour de l'ouverture est enfin arrivé et j'ai eu une chance inouie de pouvoir y assister aux côtés de la délégation française. Le stade de Jingû, situé au cœur de Tôkyô, était plein à craquer. Tous les magasins de téléviseurs étaient pris d'assaut par les habitants pour suivre l'événement, car relativement peu de gens encore possédaient la télé chez eux. Il faisait très beau en ce jour d'automne. Personne ne se souciait de travailler, nous vivions uniquement pour cette cérémonie ! Au son des fanfares, les sportifs guidés par leur drapeau ont fait leur entrée dans le stade. Nous applaudissions en écarquillant les yeux chaque fois que nous entendions le nom d'un pays complètement inconnu ! Quand l'Empereur a fait sa déclaration dans un japonais ancien inimitable, la foule a crié de joie tandis qu'au-dessus de nos têtes, des milliers de colombes s'envolaient. Quelle excitation de voir autant de beau monde sur notre sol ! Nous étions enfin le centre du monde après la misère de la guerre perdue...Le Japon avait réussi une organisation parfaite en un temps record et révélait aussi ses talents sportifs. Parmi eux, il y avait précisément l'équipe japonaise de volley-ball féminin surnommée *Tôyô no Majo*, les magiciennes de l'Orient. Elles avaient inventé une manière de rouler par terre pour attraper le ballon avec une vitesse et une souplesse inégalée. Leur victoire fut un moment très très fort ! Mais le plus remarquable, ce fut l'enthousiasme que les Japonais ont gardé même des années plus tard pour les sportifs du monde entier. Que de fois n'avons-nous pas reparlé de "nos sportifs", comme la gymnaste tchèque Vera Caslavsca ou le marathoniste éthiopien aux pieds nus, Abebe Bikila ! Le soir de la cérémonie de clôture, les sportifs étaient endiablés, ils dansaient, chantaient et embrassaient tout le monde, agitant les mains en direction du prince héritier. Tous les spectateurs riaient aux larmes en les regardant ! Voir tous ces étrangers si heureux nous comblaient. C'était cela notre grande récompense.




La délégation de la Fédération Internationale de Volley-ball à Tôkyô.

Reiko Descotes-Toyosaki - Kondo Keiichi pour Zoom Japon

Maintenant, nous attendons la décision du Comité pour savoir si Tôkyô sera désignée pour accueillir les Jeux Olympiques de 2020. Il est évident que ces Jeux nous donneront une occasion de remercier le monde entier qui nous a soutenus au moment de la terrible catastrophe de Fukushima et du tremblement de terre dans le Nord-Est du pays. Toutefois, quand je repense à la joie pure qui régnait en 1964, je crains que les gens de notre époque ne soient pas dignes de cette manifestation. Ils sont devenus trop rigides et amers, déçus par la politique de ces dernières décennies. Les temps ont bien changé... Mais si nous devons le faire, j'éspère très sincèrement que les conflits politiques qui nous opposent à nos voisins chinois et coréens n'auront pas d'influence sur la qualité de l'accueil. Nous devons tout faire pour rétablir les amitiés qui nous lient avec nos voisins asiatiques et qui nous ont tant appris par le passé. C'est cela le sens des Jeux Olympiques.

REIKO DESCOTES-TOYOSAKI







8 cts /min(1)
vers les fixes

15 cts /min(1)
vers les mobiles

Coût de connexion : 15cts

Appels et SMS gratuits illimités(2)

de Lycamobile à Lycamobile

Aucun coût de connexion

www.lycamobile.fr **01 77 72 23 22**



DVD L'improbable traversée de Tôkyô

Spectrum Films est un nouvel acteur dans l'univers de la distribution cinématographique avec un tropisme pour les productions venues d'Asie et notamment du Japon. Pour sa première sortie de DVD, le jeune distributeur nous régale d'une perle signée MIKI Satoshi. *Adrift in Tokyo (Ten ten)* est, en effet, un film d'une grande qualité et d'une subtilité rare malgré une première scène qui aurait tendance à nous faire penser le contraire. On y fait la connaissance de Fumiya, interprété avec brio par ODAGIRI Jô, contemplant un tube de



Fukuhara et Fumiya, un duo étonnant et touchant.

dentifrice avant de se retrouver presque étouffé par l'autre héros du film, Fukuhara (MIURA Tomokazu), venu récupérer les 840 000 yens qu'il doit à ses créanciers. Mais Fumiya est bien incapable de rembourser cet argent. C'est un malchanceux que Fukuhara va en définitive sauver, en lui proposant un marché : une grosse somme d'argent contre une promenade dans Tôkyô, le temps que le collecteur de créances se rende à la police pour répondre de la mort de sa femme. Etrange proposition que Fumiya acculé ne peut pas refuser. Dès lors, les deux hommes s'en vont à pied dans la capitale. Fukuhara, l'homme qui est capable de tuer avec une chaussette, part en quête de souvenirs avec l'envie d'en faire naître dans le cœur de Fumiya dont l'enfance n'a pas été des plus heureuse. MIKI Satoshi suit ses deux personnages dans les ruelles de Tôkyô, celles que l'on ne voit jamais dans les reportages, celles qui donnent à cette métropole une âme si forte. On y croise toutes sortes de personnages décalés que le réalisateur impose comme des respirations dans ce film drôle, mais aussi poignant. L'apparition de Makiko, incarnée par la grande KOIZUMI Kyôko (magnifique dans *Shokuzai* de KUROSAWA Kiyoshi), en épouse factice de Fukuhara, permet à Fumiya de se construire, le temps de quelques heures, une famille comme il n'en a jamais connue. Dans ce road movie sans voiture ni moto, on assiste à un passage de témoin entre deux hommes que tout séparait, mais que tout finalement rapproche. MIURA Tomokazu est juste éblouissant dans ce rôle de guide tandis que ODAGIRI Jô nous épate en naïf qui, peu à peu, se transforme. La photographie du film est également irréprochable, donnant à Tôkyô une humanité que l'on ne lui soupçonnait pas. Sorti en 2007 au Japon où il a retenu l'attention du public et des critiques, il aura fallu 6 ans pour qu'il parvienne en France. Il ne nous reste plus qu'à croiser les doigts pour que les prochaines sorties de Spectrum Films soient de ce niveau. En tout cas, on en redemande. Vous savez ce qu'il vous reste à faire pour en avoir d'autres : acheter *Adrift in Tokyo*.

Gabriel Bernard

Adrift in Tokyo de MIKI Satoshi, Spectrum Films, 19,95€

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Le prix d'une décennie

Je rêvais de vivre en France sans que l'on me demande chaque année l'autorisation d'y rester. En juillet, ce rêve s'est enfin réalisé ! Je me permets de dire qu'il était temps ! Avant ma dernière installation en France en 2003, j'y ai vécu 2 fois dont le 1er séjour remonte à 1989. Depuis, j'y ai connu 4 présidents de la République. Puis j'ai fait mes études dans une université française, mariée avec un Français (malgré son accent alsacien), travaille dans une société française et paie des impôts à l'Etat français. Naturellement ce n'était pas compliqué d'obtenir une carte de résidente, sauf que cela a pris 4 mois depuis la demande jusqu'à sa délivrance.

En juin, j'ai finalement reçu une convocation me demandant de me présenter à la préfecture avec mon conjoint à une date et à un horaire précis, par exemple 5 jours plus tard à 14h. Pour eux, on peut se dispenser de travailler ce jour-là car la demande de carte de résident sert d'excuse à tout. Mais non, ce n'était pas le cas pour mon mari. Le lendemain matin, je me suis rendue à la préfecture pour faire changer la date du rdv. Refusée. J'y suis alors retournée avec une lettre signée par l'administration du travail de mon mari, un établissement national. Œil pour œil, Etat pour Etat, cela a marché très efficacement.



J'ai ensuite reçu une nouvelle convocation précisant une date avec une note importante : attention, si vous ne respectez pas la date et l'horaire pour retirer votre carte de séjour, vous serez sans titre. Oh non ! Je devrais être au Japon à cette date-là ! Or je n'avais plus envie de refaire la queue pendant 4h et de me battre encore une fois pour faire changer la date. Finalement, je suis partie dans l'archipel pour revenir 6 jours plus tard au lieu d'y rester 3 semaines, pour recevoir mes 10 ans d'avenir en France. Elle m'a coûté très cher sans compter les 260€ à payer lors du retrait ! Comme l'Etat profite de la faiblesse des gens ! Mais enfin, c'est fait et il ne me reste qu'à bien la protéger contre les pickpockets pendant 10 ans, cette carte en plastique qui vaut une vie !

MANGA Les immanquables de la rentrée

Trois éditeurs, trois styles différents, mais trois réussites pour bien commencer cet automne 2013.

Il faut bien reconnaître que les sorties manga ne nous réservent pas toujours de bonnes surprises. Mais en cette rentrée 2013, force est de constater que les éditeurs ont déniché quelques pépites dont nous nous sommes régalés. Nous passerons rapidement sur l'excellent *Giacomo Foscari* signé YAMAZAKI Mari que publie la toute jeune maison d'édition Rue de Sèvres. Dans cette nouvelle série toujours en cours au Japon, la mangaka s'intéresse à l'évolution de son pays à travers le regard d'un professeur italien qui va vivre l'agitation d'une société en quête d'identité vingt ans après la Seconde Guerre mondiale. Partenaire de la sortie de cette œuvre très réussie et parfaitement maîtrisée par l'auteur de *PIL* (Casterman, 2013), *Zoom Japon* vous propose un entretien avec YAMAZAKI Mari (voir pp. 20-22) et la possibilité de découvrir en exclusivité les premières pages de *Giacomo Foscari* sur www.zoomjapon.info.

Autre manga à ne pas rater, *Montage* de WATANABE Jun qui, lui aussi, nous fait remonter un peu le temps pour nous transporter en 1968 à la découverte d'une affaire qui a défrayé la chronique et qui reste 45 ans après un mystère non élucidé. Dans la matinée du 10 décembre 1968, des employés de la banque Nihon Shintaku Ginkô transportent la prime des salariés de l'usine Toshiba à Fuchû, dans la banlieue de Tôkyô, dans une voiture banalisée transportant près de 300 millions de yens. Un motard de la police les arrête. En trois minutes, l'homme, un faux policier, dérobe l'ensemble de la somme et s'évapore dans la nature. La police déploie alors de très gros moyens, quelque 170 000 policiers, pour retrouver la trace de l'argent et du voleur. Sans succès, faisant de ce vol, l'une des affaires criminelles les plus célèbres du pays, donnant lieu à une abondante littérature et à des interprétations de toutes sortes. Avec maestria, WATANABE Jun revient, à sa manière, sur une affaire dont le nombre de suspects a atteint 110 000 noms. Efficace dans son trait et s'appuyant sur un scénario bien huilé, l'auteur nous entraîne au cœur d'une enquête menée par Yamato dont le père est accusé d'être le responsable du vol par un ancien policier qui meurt assassiné tout comme son père quelques jours plus tard. WATANABE Jun met en place une captivante histoire que l'on ne lâche pas pour en avoir le fin mot.



Enfin, Sô Hamayumiba nous livre un *shôjo* entraînant qui permet de plonger dans le folklore japonais. Hanayamata est à la fois l'histoire d'une amitié entre deux collégiennes qui se retrouvent autour de la danse folklorique *yosakoi*. Mais c'est aussi une belle manière de s'intéresser à cette danse très énergique originaire de la région de Kôchi, au sud de l'île de Shikoku. Hana va partager sa passion avec Naru, une collégienne comme les autres. Cela va bouleverser son existence. Sô Hamayumiba décrit bien l'univers des adolescentes au Japon et leur capacité à tout donner pour leur passion. Plein d'humour, ce manga se lit avec un réel plaisir y compris lorsqu'on n'est pas un amateur de *shôjo*. Sô Hamayumiba, auteur déjà remarqué grâce à *Un Carré de ciel bleu* (Doki-Doki, 2011), montre qu'il dispose du talent nécessaire pour toucher un plus large public.

ODAIRA NAMIHEI

RÉFÉRENCES

GIACOMO FOSCARI de YAMAZAKI Mari, vol. 1, trad. par Corinne Quentin, Rue de Sèvres, 12,50 €. Disponible le 11 septembre.
MONTAGE de WATANABE Jun, vol. 1 et vol. 2, trad. par Pascale Simon, Kana, coll. Big Kana, 7,45 €. Disponibles le 20 septembre.
HANAYAMATA de Sô Hamayumiba, vol. 1, trad. par Riyoko Akiyama, Doki-Doki, 7,50 €. Disponible depuis le 21 août.

RENCONTRE **Su Jing, un pont avec le Japon**

Alors que les relations entre la Chine et son voisin nippon n'ont jamais été aussi mauvaises, un éditeur chinois tente de briser la glace.

Jeune rédacteur en chef du magazine chinois *Zhiri* (Connaître le Japon), SU Jing a commencé à s'intéresser à l'archipel en dévorant les romans de MURAKAMI Haruki. Né en 1981 au sein d'une famille de modestes commerçants d'une petite ville de la province du Hunan, dans le sud de la Chine, il étudie d'abord la linguistique à Pékin avant de commencer un mastère de cinéma. SU se passionne pour les réalisateurs japonais ainsi que pour l'allemand Wim Wenders, lui-même influencé par OZU Yasujirô.
Il commence à travailler en 2007 dans l'édition. Rapidement, sa carrière décolle et il devient responsable de collection chez Motie, l'un des plus gros éditeurs privés en Chine. C'est au sein de cette entreprise qu'il lance *Zhiri* début 2011. Au moment où il devient indépendant l'an dernier, des manifestations antijaponaises éclatent en Chine, suite au rachat par le gouvernement japonais de plusieurs des îles Senkaku, dont Pékin revendique la souveraineté sous le nom de Diaoyu. Mais les ventes de *Zhiri*, portées par l'intérêt des jeunes Chinois pour la culture japonaise, n'ont pas souffert de ce conflit.

Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser au Japon ?

SU Jing : C'est la lecture de MURAKAMI Haruki qui a été déterminante, ça a été comme une clé. J'ai trouvé dans ses romans une forme de consolation. J'arrivai d'une petite ville, où j'étais parmi les meilleurs et suis arrivé à Pékin, dans la grande métropole, où ce n'était plus le cas. Dans les romans de MURAKAMI, les personnages principaux n'ont en général pas beaucoup de relations sociales, et la plupart du temps, ils résolvent eux-mêmes tous leurs problèmes. Ils sont plutôt introvertis, n'ont pas l'impression de réussir dans la vie ni la volonté de se battre. Beaucoup travaillent un moment, puis démissionnent. Une fois qu'ils ont dépensé leur argent, ils trouvent un autre travail. Ce genre d'attitude est très occidental. En Chine, la plupart des membres de la génération née dans les années 1980, ne sont pas comme ça. Mais cette attitude existe chez les Chinois nés dans les années 1990, à laquelle appartiennent les sept ou huit employés qui travaillent dans mon magazine. Ils ont davantage le goût de l'aventure, sont plus détendus aussi. Après leur diplôme, les jeunes prennent souvent du temps, par exemple pour voyager, avant de commencer à travailler.
Je pense que les romans de MURAKAMI ont une grande influence sur les jeunes Chinois, bien que ses œuvres, maintenant lues par autant de monde ne sont plus "branchées". En dehors de MURAKAMI Haruki et d'autres auteurs que j'ai lus par la suite comme l'écrivain de romans policiers HIGASHINO Keigo ou MURAKAMI Ryû, il y a eu le cinéma, avec notamment KOBAYASHI Masaki, KUROSAWA Akira , OZU Yasujirô, ITAMI Juzô, IWAI Shunji et KITANO Takeshi.
Il y a aussi la musique, et le design. Dans ce dernier domaine, il y a deux régions du monde qui sont en pointe : l'Europe du Nord et le Japon. Mon intérêt pour le Japon a d'abord été spontané avant de devenir réfléchi. Au bout d'un moment je me suis rendu compte que beaucoup de choses que j'aime viennent du Japon, donc autant s'y intéresser systématiquement

Vous avez appris la langue japonaise ?

S. J. : Non, pas jusqu'à maintenant. C'est vrai que j'ai été tenté de l'apprendre, mais j'ai surtout un rôle de producteur, je m'occupe de l'aspect commercial, et j'espère pouvoir recruter plus de spécialistes. Dans mon équipe, la plupart des collaborateurs ont passé du temps au Japon. Nos auteurs et contributeurs ont pour beaucoup plus de dix, voire vingt ans d'expérience dans ce pays.

Dans quelle mesure peut-on dire que les Chinois sont proches des Japonais ?

S. J. : Nous sommes culturellement plus proches des Japonais que des Occidentaux. Mais nous pensons toujours que parce que le Japon a emprunté de la Chine à l'époque de la dynastie Tang (608 – 907 après J.C.), il est notre élève. Par la suite, cet élève a tellement bien appris qu'il nous a dépassés, mais ce point, beaucoup de Chinois refusent de l'admettre. Au début du XXème siècle, beaucoup de membres de l'élite chinoise ont appris le japonais et séjourné au Japon, comme Sun Yat-sen. Ça agace beaucoup de Chinois. Personnellement, je trouve que cela nous rapproche des Japonais. Mais il y a encore plus de différences que de points communs. Par exemple le zen, auquel nous avons ▶


A Pékin, le 15 juin 2013.

Ed Jones pour Zoom Japon

consacré un numéro. Bien qu'il soit né en Chine, il a évolué différemment au Japon. Un point important est que la culture japonaise est plus ouverte aux influences venues de l'extérieur. En Chine, nous en sommes encore à avoir un débat pour savoir si la culture chinoise est meilleure que celle venue d'Occident. Ce débat est stérile : il faut être pragmatique, prendre ce qui est bon chez l'autre. Il y a aussi la question de la modernité : la Chine est maintenant parvenue à une certaine aisance au niveau matériel. Beaucoup de gens ont une voiture et peuvent se déplacer et bien qu'il y ait encore beaucoup d'endroits pauvres, des dizaines de millions d'habitants ont la possibilité de voyager à l'étranger. C'était encore inimaginable il y a dix ans.

Mais lorsque vous parlez avec ces personnes de la classe moyenne, vous vous apercevez que leur mentalité n'a pas évolué. Beaucoup par exemple ne sont pas prêts à faire des compromis, et frappent du poing sur la table au moindre accroc. C'est ainsi que le gouvernement va réprimer la population au nom du maintien de la stabilité. Les gouvernants chinois, qui ont été jeunes durant la Révolution culturelle (1966-76), une période très violente, n'ont pas appris à communiquer et nous avons du mal à échanger avec la génération de nos parents. Avec mon père, on a aussi du mal à se comprendre. Enfin, il y a la manière dont le Japon exprime sa force. Les Japonais ne clament pas tout haut qu'ils sont plus forts que les autres, par exemple en lançant des missiles comme les Nord-Coréens, ce qui est un signe de faiblesse. Ils ont confiance en eux, sont en accord avec eux-mêmes. Nous les Chinois ne le sommes pas encore avec nous-mêmes parce que nous n'avons pas encore prouvé notre force. Dans tous les domaines d'innovation, sur l'Internet, nous suivons les autres. Le Japon a réussi à surpasser les Occidentaux avec Sony, maintenant c'est au tour des Sud-Coréens avec Samsung. La Chine doit encore faire ses preuves.

Les récentes tensions entre Pékin et Tôkyô autour des îles Senkaku (Diaoyu en chinois) ont-elles affecté votre publication ?





Outre son contenu riche, Zhiri se distingue par le soin accordé à ses couvertures notamment. En septembre 2012, c'est le train qui était à l'honneur, tandis que pour son numéro d'août 2013, il s'est intéressé aux bôsôzoku, ces gangs de motards, symboles de la contre-culture nippone.

S. J. : Bien sûr que cela a eu une influence sur mon activité. Le 18 septembre 2012 [au moment des manifestations antijaponaises à l'occasion de l'anniversaire de l'incident de Moukden qui a servi de prétexte à l'invasion de la Mandchourie par le Japon en 1931], nous avons arrêté de poster des messages sur Sina Weibo (l'équivalent chinois de Twitter), parce que "la gauche" [les conservateurs nationalistes] occupait tout le terrain sur Internet et proférait des insultes.

Selon le quotidien *Nanfang Dushi Bao,* l'administration d'Etat chargée de la presse et de l'édition aurait alors donné l'ordre de ne rien publier ayant trait au Japon. Pourtant, je n'ai reçu aucune directive. Mais nous avons décidé de suspendre la sortie de notre numéro pendant 15 jours. Au bout de quelques jours, l'agitation sur les microblogs était retombée. La conséquence indirecte de ces évènements, c'est que beaucoup de gens se sont encore inquiétés de notre sort. Surtout que je venais de me rendre indépendant en créant ma propre société en m'installant dans mes nouveaux locaux.

En fait, nos ventes n'ont pas diminué, mais ont continué à augmenter progressivement. Beaucoup de gens nous ont demandé si on tenait le coup et se sont déclarés prêts à nous soutenir financièrement. Je me suis rendu compte que ceux qui ont envie de comprendre le Japon et ceux qui sont descendus dans la rue pour manifester violemment sont deux catégories de per-

sonnes radicalement différentes. *Zhiri* s'adresse à ceux qui veulent connaître le Japon, d'où son titre.

Quelle est l'attitude des autorités vis-à-vis de votre revue ?

S. J. : D'abord, nous sommes une publication non-gouvernementale, nous ne faisons pas partie du système. Ensuite, les autorités ne s'intéressent pas beaucoup à nous parce que nous sommes de taille modeste, avec une diffusion de 40 000 à 50 000 exemplaires en moyenne, même si cela peut monter à 100 000 exemplaires pour les sujets qui se vendent particulièrement bien. En Chine, si vous êtes trop important, on va "s'occuper" de vous, vous pouvez être "invité à boire le thé" [l'expression signifie être convoqué à un entretien par les autorités]. Et nos sujets ont trait aux arts et à la culture, nous ne touchons pas à la politique. Enfin, notre statut de "mook" est moins sensible que celui de la presse, mais cela nous rend aussi plus vulnérables, car ce statut n'a pas vraiment d'existence légale. Le rédacteur en chef de la version japonaise du journal *Renmin Zhongguo* [une publication en japonais du gouvernement chinois], Wang Zhongyi, est venu me rendre visite pour manifester son intérêt et son soutien. C'est quelqu'un qui fait partie de la structure étatique, mais qui n'en est pas satisfait. Il a envie de faire bouger les choses. Cela m'a touché, je n'avais pas pensé qu'il y avait au sein de l'appareil des gens comme lui appartenant à l'ancienne génération.

Personne ne vous a dit que vous présentiez le Japon sous un jour trop favorable ?

S. J. : Pas les autorités. Mais certains lecteurs nous ont reproché de dire tout le temps du bien du Japon, et de passer ses défauts sous silence. Nous n'avons pas répondu, car nous pensons qu'il n'y a pas besoin d'un magazine pour dire que le Japon est mauvais. Nous ne sommes pas dans une attitude de confrontation. Nous ne disons pas non plus que le Japon est supérieur en tout. Nous rapportons des faits, les lecteurs peuvent se faire leur opinion eux-mêmes. La plupart des gens ne savent rien mais tirent tout de suite des conclusions !

Comment choisissez-vous vos sujets ?

S. J. : Je propose dans la plupart des cas des sujets que j'ai moi-même envie de découvrir. Mais l'aspect commercial compte aussi : si le sujet est trop pointu, il n'y aura pas assez d'acheteurs. Il faut aussi savoir surprendre, ne pas faire ce à quoi tout le monde s'attend. Par exemple, on est passé d'un numéro sur la Restauration Meiji, un sujet très "lourd", à un autre sur les chats, très "léger". Le prochain numéro sera consacré au chien dans la culture japonaise. C'est facile à vendre, comme les chats !

Vos revenus viennent-ils uniquement des ventes du magazine ?

S. J. : Comme nous n'avons pas de recettes publicitaires (à cause du statut de mook), nous avons ouvert une boutique en ligne sur le site Taobao pour vendre des articles japonais. Et l'an prochain, on va peut-être proposer des formations en langue japonaise, ça rapporte ! Et des gens nous ont dit avoir eu envie d'apprendre le japonais après avoir lu notre magazine.

Comment est-ce que les Japonais ont accueilli *Zhiri* ?

S. J. : Leur réaction a été très chaleureuse, au-delà de mes espérances. Lors de notre conférence de presse de lancement en janvier 2011, nous avions invité des représentants du centre culturel, et un représentant de l'ambassade a prononcé un discours. La plupart des médias nippons, comme l'agence Kyôdô, la chaîne de télévision NHK, le journal *Asahi Shimbun* sont venus. J'étais très étonné, car je n'avais pas eu de relation avec eux auparavant. Par la suite, Asahi TV nous a consacré une émission de plus d'une demi-heure.

Les médias chinois sont venus dans un deuxième temps, après avoir vu ces reportages. Juste après le lancement, il y a eu le tsunami du 11 mars 2011. Sur notre blog, nous avons beaucoup informé sur ce qui se passait vraiment au Japon à ce moment là, au-delà du discours officiel des médias chinois. Nous avions envisagé d'envoyer une équipe dans la région affectée, mais finalement ça n'a pas pu se faire pour une question de temps.

PROPOS RECUEILLIS PAR MATHIAS LIU

INTERVIEW L'engagement de Yamazaki Mari

Installée en Italie, la mangaka a justement choisi un personnage italien pour explorer l'histoire moderne du Japon. Passionnant.

L'éditeur Rue de Sèvres publie dans les prochains jours le premier volume de *Giacomo Foscari*, œuvre magistrale de l'excellente YAMAZAKI Mari rendue célèbre par *Thermae Romae*. Dans cette nouvelle série, l'artiste aborde la question de l'identité et explore l'histoire du Japon d'après-guerre au tournant des années 1960 à travers les yeux d'un enseignant italien. Une formidable leçon dont *Zoom Japon* vous offre en exclusivité les premières pages sur son site Internet : www.zoomjapon.info. YAMAZAKI Mari a répondu à nos questions concernant ce nouvel opus.

Dans votre parcours, vous êtes partie à l'étranger très jeune. Le fait de vous éloigner de votre pays vous a-t-il aidé à voir certains aspects de celui-ci d'un point de vue plus objectif ?

YAMAZAKI Mari : Oui bien sûr. Ma famille avait déjà beaucoup d'affinités avec les cultures étrangères. Depuis que je suis petite, et même lorsque j'étais encore au Japon, j'entendais ma mère et mon grand-père critiquer la société japonaise, et pointer du doigt ses incohérences. De ce fait, même en étant Japonaise, j'avais sans doute moins la sensation d'être en symbiose avec l'état d'esprit japonais que les autres.

La plupart de vos œuvres traitent des problèmes relatifs à l'identité, *Giacomo Foscari* (publié dans le mensuel *Office You*) est sans doute l'une des plus emblématique à ce sujet. Pouvez-vous me dire quel est votre avis sur la question de l'identité ? Y a-t-il une corrélation pour vous entre cette problématique et TABE Mitsuharu, le personnage inspiré par l'écrivain ABE Kôbô qui apparait dans votre manga ?

Y. M. : Bien qu'il soit d'origine japonaise, ABE Kôbô a passé son enfance en Mandchourie. Une fois rentré au Japon, on peut dire qu'il n'avait aucune appartenance sociale ou géographique. C'est un homme qui a vécu sans attache, avec une identité confuse. Quant à moi, j'ai également vécu longtemps à l'étranger, notamment en Italie. Quand bien même je suis Japonaise, je n'ai pas vraiment le sentiment d'appartenir à la société nippone. Je dois dire que ma propre identité est également confuse. Un lieu où l'on peut retrouver ses racines... Voilà une chose qui est floue chez moi. A partir du moment où, bien que née à Tokyo, j'ai finalement grandi dans une région où ma mère a préféré s'installer (à Hokkaido), les pistes se sont brouillées, et ce, même à l'échelle de mon propre pays d'origine.



DR

RÉFÉRENCE

GIACOMO FOSCARI de YAMAZAKI Mari, vol. 1, trad. par Corinne Quentin, Rue de Sèvres, 12,50 €.

***Giacomo Foscari* se déroule dans les années 1960, une période clé dans l'histoire moderne du Japon. C'était une époque animée par de vives polémiques politiques, et où le Japon était en plein essor économique. Si vous avez choisi cette période pour votre propre histoire, est-ce dû à la nostalgique de l'ère Shôwa (1926-1989) qui s'exprime dans de nombreux domaines ces derniers temps ? Ou vouliez-vous adresser un message particulier à vos contemporains en leur rappelant cette époque qui a été un tournant majeur pour le pays ?**

Y. M. : Après m'être installée en Italie à 17 ans, j'ai rencontré de nombreux étrangers qui m'ont beaucoup marquée. Les milieux que je fréquentais regorgeaient de personnes venant d'horizons divers ; certains étaient originaires d'un pays où se déroulait une guerre civile, d'autres étaient réfugiés politiques... Le fait d'être confrontée à ces réalités sociales a finalement eu autant d'impact sur moi que l'apprentissage de la peinture. Avoir lu la littérature japonaise d'après-guerre à cette même période m'a clairement conduite à m'intéresser particulièrement au Japon des années 60-70. Il est vrai que je suis par ailleurs très attachée à l'ère Shôwa, et que certaines de mes œuvres se déroulent à cette période. Mais ce n'est pas une simple expression de nostalgie. J'ai focalisé mon attention sur cette époque, car il s'agit d'une période qu'il ne faut pas oublier, comme un monument qui sert de repère psychologique.

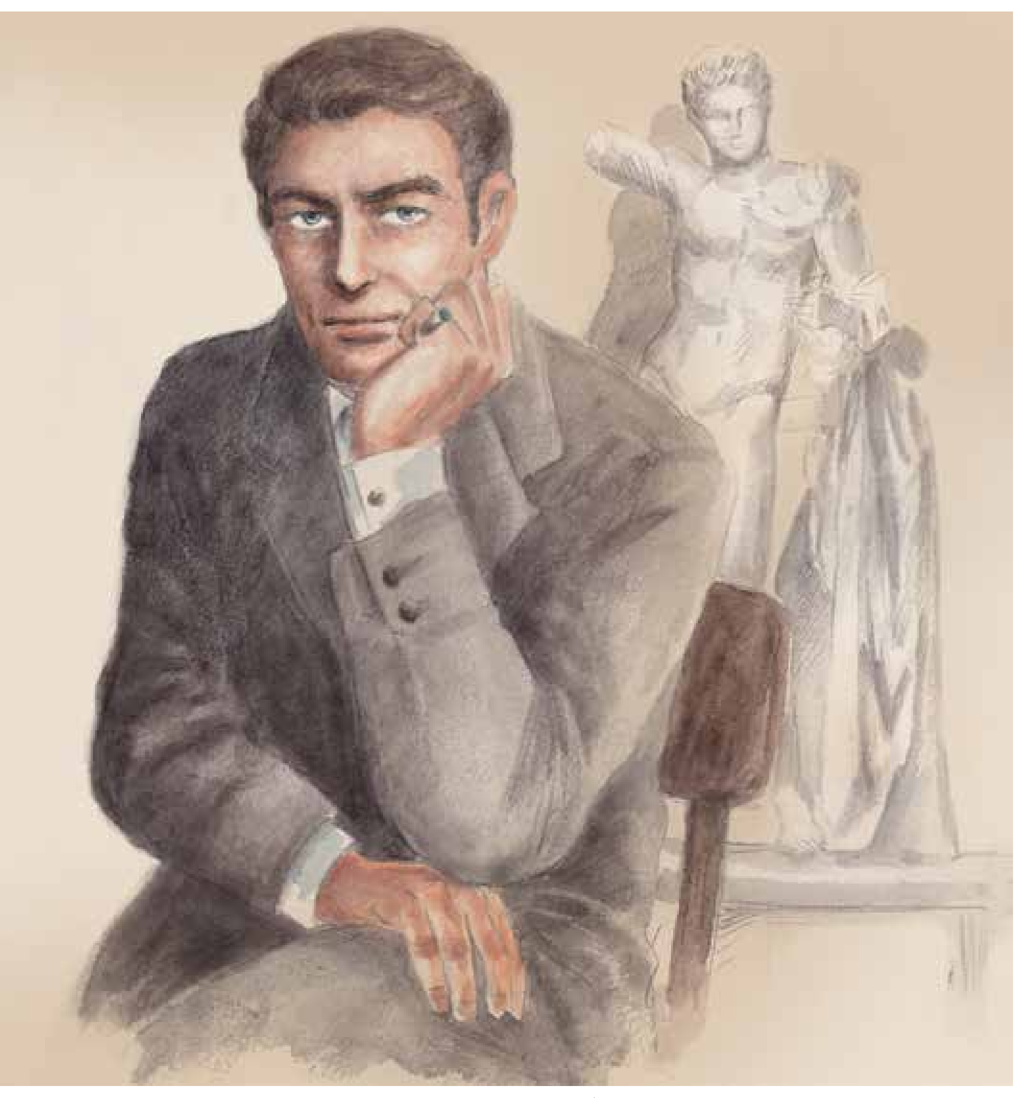
Depuis la catastrophe du 11 mars 2011, beaucoup de choses sont remises en cause au Japon, que ce soit le système politique, les lois préétablies etc. Je me suis alors demandée si les Japonais d'aujourd'hui n'avaient pas des perspectives semblables à celles qu'avaient les Japonais d'après-guerre, qui avaient, eux aussi, connu un fort traumatisme. Je me suis dit que c'était le bon moment d'apporter ma contribution à la réflexion générale.



© Mikoto Yamaguti / SQUARE ENIX CO., LTD.
Scumbag Loser
Le lycéen le plus ignoble du globe
est en passe de trouver son maître !
Mikoto YAMAGUTI
Scumbag Loser 1
Tome 1 disponible
le 12 septembre
Une série en 3 tomes
Éditions Ki-oon
www.ki-oon.com
GAME ONE
VOIR LA BANDE-ANNONCE
RETROUVEZ TOUTE NOTRE ACTUALITÉ (SORTIES, MANGAS EN LIGNE…) SUR WWW.KI-OON.COM

En ce qui concerne vos sources d'inspiration pour *Giacomo Foscari*, je me suis demandé à sa lecture si l'ouvrage *Japon* de Fosco Maraini (paru en France en 1959 et au Japon en 2009) n'en avait pas été une.
Y. M. : Cela remonte à loin, mais je l'ai lu deux fois. Fosco Maraini n'est pas très connu au Japon. Mais lorsque je faisais mes études à Florence, il y vivait. Il a été un des premiers étrangers à faire des recherches sur les Aïnous. Son livre *Japon* est vraiment une réflexion profonde sur le plan de la culture comparative. J'ai lu aussi le livre de sa fille Dacia Maraini intitulé *Le Bateau pour Kôbe* (Le Seuil, 2003). C'est un de mes livres préférés.

C'est à l'époque où se déroule *Giacomo Foscari* qu'a été fondé le mensuel de référence *Garo* (éd. Seirindo, publié entre 1964 et 2002). Ce dernier a joué un rôle important dans le développement du manga, et a servi de lieu privilégié d'expression pour les auteurs. L'avez-vu lu ?
Y. M. : C'est bien parce que j'ai découvert les œuvres parues dans *Garo* que, lorsqu'on ma proposé l'idée de dessiner des mangas, je me suis dit : "*S'il existe un tel univers peuplé d'œuvres aussi puissantes, je m'y plongerai avec plaisir !*". Les mangas grands publics, je ne les lis pas. Si je n'avais connu que des œuvres sans saveur à l'époque où j'ai commencé à en dessiner, je doute que j'aurai eu le courage de poursuivre dans cette voie, malgré les difficultés financières que mon choix engendrait.
Il est bien entendu regrettable qu'un tel magazine ait disparu, mais il y a pas mal d'auteurs contemporains qui ont hérité de l'esprit *Garo*. Le mensuel dans lequel je suis actuellement publiée *Comic Beam* (éd. Enterbrain), s'inspire clairement de *Garo*, et mes amis mangakas ont tous baignés dans la culture *Garo*. Bien que le titre n'existe plus, celui-ci continue à stimuler les créateurs d'aujourd'hui.


Giacomo Foscari, le personnage principal du nouveau manga signé YAMAZAKI *Mari.*

YAMAZAKI Mari pour Zoom Japon

Dans un récent entretien avec HIRAMOTO Masahiro, vous avez dit : "*Nous traversons peut-être actuellement une période obscure, comme l'a été le Moyen- Âge. Mais il ne faut pas oublier qu'il n'y aurait pas eu de Renaissance sans le Moyen-Âge*". Ces mots relatent-ils un certain optimisme de votre part ?
Y. M. : En effet. Je pense que faire face à un grand désespoir nous fait prendre conscience de tout ce qui précédait. Nous réalisons les valeurs inouïes des vestiges du passé, et c'est alors que, peut-être, l'être humain peut mobiliser son cerveau, son corps, toutes ses capacités pour se surpasser. Même si ce n'est là qu'une simple impression subjective, je pense que nous en avons besoin, puisque c'est ce genre de chose qui nous permet d'appréhender notre avenir avec beaucoup plus d'enthousiasme.

PROPOS RECUEILLIS PAR GABRIEL BERNARD

Partir en voyage découvrir le Japon !





VOYAGES A LA CARTE



Réservez vite un séjour en famille d'accueil à partir de 383EUR, une entrée de musée Ghibli est offerte.
*Réservation avant le 31 décembre 2013 pour un départ jusqu'au 31 décembre 2014.

http://www.voyages-alacarte.fr/fr/

JapanVeo



Nous proposons des voyages sur mesure adaptés à vos envies et votre budget !
Offert : une croisière sur la rivière Sumida pour tout achat d'un voyage au Japon sur présentation de cet encart.

http://voyage.japanveo.com/

DESTINATION JAPON



Une agence de voyages spécialisée pour le voyage au Japon vous propose de visiter le fameux musée Ghibli consacré au studio Ghibli qui a réalisé Princesse Mononoke, Le voyage de Chihiro, Mon voisin Totoro etc. Sur présentation de cet encart, une entrée offerte aux 7 premiers qui réserveront un voyage avec nous.

www.destinationjapon.fr

Autrement le Japon Co, Ltd.



Pour tous les voyageurs qui partiront en notre compagnie d'ici le 31 mai 2014, nous offrirons un ticket d'entrée au Musée Ghibli.

http://www.autrementlejapon.com/

JTB GLOBAL BUSINESS FRANCE



Spécialiste du Japon, JTB vous aide à organiser votre voyage de rêve au Japon. Hôtel, ryokan, shukubo, JRP, Kansai Thru pass et autres essentiels se trouvent à notre agence. N'hésitez pas à nous contacter.

http://www.jtb-uni.com/

Vivre le Japon



Vivre le Japon, premier spécialiste du voyage au Japon depuis plus de 30 ans, propose des maisons à louer à Kyoto et Tokyo, des circuits personnalisables en train ou en voiture. Activité à Kyoto offerte pour un voyage acheté sur présentation de cet encart.

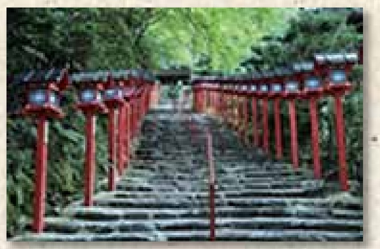
http://www.vivrelejapon.com/

Japan Videos

"Discover the Spirit of Japan"



Il y a encore beaucoup d'attraits du Japon que vous ne connaissez pas, découvrez les sur un site entièrement rénové ! Vous pourrez y trouver plus de 160 vidéos sur le Japon ! (traditions, festivals, vie quotidienne, culture, repas, techniques industrielles, mode, tourisme, etc...).



http://www.visitjapan.jp/en/

Ils peuvent être givrés ces Japonais

Pour mesurer le retour de la confiance chez les Japonais, certains économistes surveillent leur consommation de bière. Après plusieurs années de baisse, 2013 est marquée par une embellie que les



DR

analystes associent au retour de la croissance économique. On peut toutefois ajouter que l'été particulièrement chaud cette année est aussi de nature à inciter les gens à boire une bonne bière bien fraîche. Le brasseur Kirin a pour sa part innové en lançant, en mars 2012, dans l'archipel la bière givrée, Kirin Ichiban Frozen, une bière pression blonde coiffée d'un chapeau de mousse givrée à -5°C. Grâce à cette nouvelle texture, la fraîcheur est garantie pendant 30 minutes. Cette bière un peu particulière est désormais disponible en France, à Paris dans un premier temps, où les températures peuvent monter très vite et très haut. Il ne vous reste plus que quelques jours pour la tester.

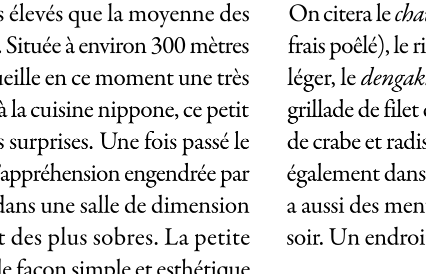
Miss Kô
49 avenue George V 75008 Paris
Tél. 01 53 67 84 60

Sanukiya
9 rue d'Argenteuil 75001 Paris
Tél. 01 42 60 52 61

RESTAURANT Yoshi, ça va mieux en y mangeant

Implanté dans un quartier tranquille, ce restaurant tenu par un jeune chef chinois formé chez Kai est une excellente adresse.

L'endroit ne paie pas de mine. Dans une petite rue tranquille du 16ème arrondissement, à 5 minutes des Champs-Elysées, où l'on trouve également un marchand de sushi à emporter qu'il vaut mieux éviter, se trouve Yoshi. Malgré une façade un peu austère qui n'invite pas forcément à entrer, ce restaurant est une excellente adresse pour les amateurs de cuisine japonaise. Sur le auvent, il est indiqué que l'on y sert de la gastronomie japonaise, une façon un peu diplomatique de dire au futur client que les prix seront un peu plus élevés que la moyenne des établissements concurrents. Située à environ 300 mètres du musée Guimet qui accueille en ce moment une très belle exposition consacrée à la cuisine nippone, ce petit restaurant réserve de belles surprises. Une fois passé le seuil après avoir surmonté l'appréhension engendrée par son extérieur, on pénètre dans une salle de dimension modeste dont le cadre est des plus sobres. La petite dizaine de tables dressées de façon simple et esthétique donne tout de suite envie de s'asseoir. Le midi, il faut penser à réserver, car certains salariés du quartier semblent en avoir fait leur cantine (même s'ils ne viennent sans doute pas tous les jours). Le service est efficace et discret, ce qui ajoute à cette ambiance générale très plaisante qui tranche avec d'autres restaurants japonais bruyants, voire trop bruyants. Côté cuisine, le plus important direz-vous, il n'y a pas de soucis à se faire. Travaillant des produits frais et de qualité, le chef concocte, dans sa petite cuisine ouverte sur la salle, des plats savoureux et parfois surprenants. C'est un des points forts de Yoshi qui propose des préparations classiques sushi, sashimi, tempura dont les prix vont de 25 à 28 euros. Son *tonkatsu* (filet de porc pané) servi sous forme de petites portions est un vrai délice. Mais le chef Bingheng Zhang qui a fait ses classes au restaurant Kai ne se contente pas de préparer ces "classiques" de la cuisine japonaise. Il innove et intègre à sa carte des plats qui valent le déplacement pour leur saveur originale et leur présentation soignée. On citera le *chawanmushi* (flan à la vapeur avec foie gras frais poêlé), le risotto de homard à l'ail avec son bouillon léger, le *dengaku* (aubergine grillée à la sauce miso), la grillade de filet de bœuf au charbon, le *sunomono* (chair de crabe et radis à la vinaigrette de riz) que l'on retrouve également dans le menu gastronomique à 75 euros. Il y a aussi des menus à 22 euros (le midi) et à 42 euros le soir. Un endroit à visiter d'urgence.

ODAIRA NAMIHEI

Odaira Namihei

PRATIQUE

S'Y RENDRE **11 rue Jean Giraudoux 75116 Paris Tél. 01 47 20 48 94 - Tous les jours (sauf le dimanche midi). 12h-14h et 19h-22h30.**



LA RECETTE D'ODAIRA

Karaage
(Beignets de poulet)

L'été est la saison des *matsuri*, des fêtes traditionnelles, notamment au moment de la fête des défunts (obon). C'est le moment où les Japonais aiment sortir et se retrouver autour du temple ou du sanctuaire d'où partent souvent les processions. Autour de ces lieux de culte, des dizaines de stands sont installés. On y vend toutes sortes de babioles, mais c'est surtout la nourriture qui occupe une place de choix. Pas la peine de déjeuner ou de dîner avant de se rendre à une *matsuri*, car vous y trouverez de quoi vous remplir l'estomac au-delà de vos espérances. Le fast food à la japonaise est là pour satisfaire les plus gourmands et les plus exigeants. Parmi les plats les plus populaires que l'on trouve dans ces concentrations d'étals figure le *takoyaki*, des boulettes de poulpe grillées, dont raffolent les petits et les grands. Il y a également les stands d'*okonomiyaki*, que l'on traduit souvent par crèpe japonaise. Originaire de Hiroshima, ce plat est le résultat d'un mélange de divers ingrédients avec une pâte à crêpe que l'on fait ensuite cuire sur une plaque chauffante. Les amateurs de nouilles se rassemblent autour du marchand de *yakisoba* (nouilles sautées). Les autres trouveront leur bonheur en mangeant de l'*ikayaki* ou calmar grillé ou en dévorant des beignets de poulet (*karaage*) dont le goût est bien meilleur que les nuggets vendus dans les chaînes de fast food venues des Etats-Unis. Des plats faciles à manger et qui procurent un plaisir en bouche. Rien que d'en parler, on a l'eau qui monte à la bouche.

INGRÉDIENTS (pour 2 personnes)



2 cuisses désossées ou 2 blancs de poulet
2 cuillères à soupe de sake
2 cuillères à soupe de sauce de soja
1 cuillère à soupe de gingembre râpé
Un peu de fécule de pomme de terre ou de maïs (pour enrober les morceaux de poulet)
De l'huile végétale (pour la friture)
Un citron coupé en quartiers

PRÉPARATION

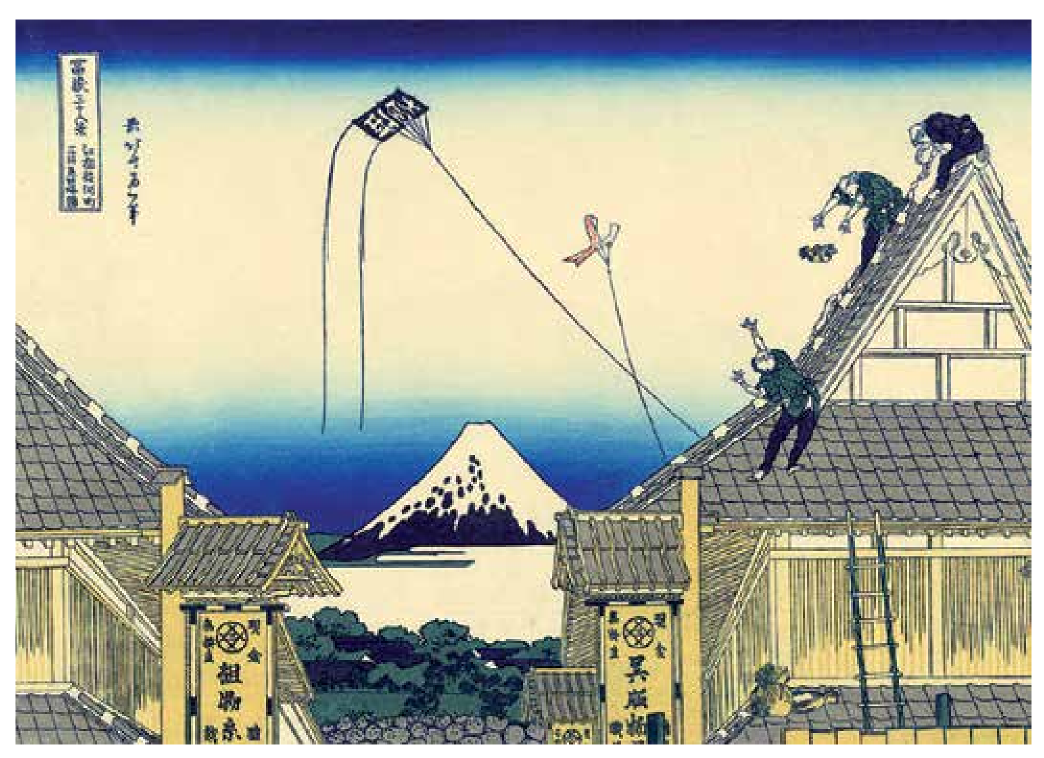
1 - Mélanger le sake, la sauce de soja et le gingembre râpé dans un bol. **2** - Découper le poulet en morceaux de 3 ou 4 cm de côté et les déposer dans la marinade. Bien s'assurer que les morceaux sont bien recouverts. **3** - Placer la marinade et le poulet au réfrigérateur pendant une vingtaine de minutes. **4** - Egoutter le poulet et rouler les morceaux dans la fécule et les enrober généreusement. **5** - Faire chauffer l'huile à 160°C et faire frire les morceaux de poulet pendant environ 5 mn jusqu'à ce qu'ils prennent une belle couleur dorée. **6** - Déposer les morceaux frits sur du papier absorbant pour éliminer l'excès de gras. **7** - Servir avec des morceaux de citron.

Le Mont Fuji vu du lac Kawaguchiko

DESTINATION **Sa majesté le Mont Fuji**

Objet de toutes les attentions, le volcan en sommeil depuis 1707 est désormais sur les listes de l'Unesco. Visite guidée.

Le 22 juin dernier, la plupart des quotidiens japonais ont publié une édition spéciale pour annoncer la décision de l'Unesco d'inscrire le Mont Fuji sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité. Cela faisait près de 20 ans que le dossier avait été déposé devant l'institution internationale. Dans un premier temps, les Japonais avaient cherché à le faire enregistrer sur la liste des sites naturels, mais le développement de son exploitation touristique et l'accumulation de déchets sur ses flancs ont eu raison de cette tentative. Finalement, c'est la dimension culturelle du site qui a été retenue par l'Unesco, considérant son importance comme lieu sacré et source d'inspiration artistique. Il est vrai que le volcan est un élément incontournable dans l'histoire du pays comme l'atteste sa présence dans de nombreuses œuvres littéraires, poétiques ou picturales. Tout le monde a en tête la fameuse série d'estampes signées KATSUSHIKA Hokusai présentant les Trente-six vues du Mont Fuji. Les 46 réalisations du maître ont ainsi contribué à imprimer dans les esprits de tous que le volcan était le point de repère du Japon même si pendant des siècles sa présence dans les œuvres était minimisée pour laisser apparaître au premier plan le château d'Edo. Au début du XVIIème siècle, le Mont Fuji n'est encore qu'une montagne éloignée pour beaucoup d'habitants de la capitale politique du pays. C'est un repère pour les voyageurs qui empruntent la fameuse route du Tôkaidô pour se rendre à Kyôto, lieu de résidence de l'empereur. Dans les œuvres de l'époque, sa présence est



Croquis des magasins Mitsui dans la rue Suruga à Edo de KATSUSHIKA Hokusai en 1830



La même rue, 30 ans plus tard, selon UTAGAWA Hiroshige

DR

relativement discrète. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du siècle suivant qu'il prend de l'envergure. Cela correspond au déclin relatif du château qui a perdu sa splendeur d'antan. Son donjon de 60 mètres construit en 1607 est détruit par un incendie cinquante ans plus tard et n'a jamais été reconstruit, offrant l'opportunité au Mont Fuji de s'imposer comme la référence visuelle. Le passage de flambeau est évident dans *Croquis des magasins Mitsui dans la rue Suruga à Edo (Kōto Suruga-chô Mitsui Miseryakuzu)* que Hokusai réalise aux alentours de 1830. Le regard est attiré vers le volcan et son sommet enneigé placés au centre de la composition tandis que le château d'Edo est perdu au milieu des pins juste en-dessous. Une trentaine d'années plus tard, un autre maître de l'estampe UTAGAWA Hiroshige publie ses fameuses *Cent vues d'Edo (Meisho Edo Hyakkei)* parmi lesquelles on retrouve la rue Suruga. Les magasins Mitsui sont toujours présents tout comme le volcan qui occupe une place bien plus imposante en émergeant de la brume. Le château a totalement disparu. La fin du shogunat est proche, il est temps de tourner la page. Le Mont Fuji, dont la dernière éruption remonte à 1707, en impose davantage que le pouvoir des hommes, d'autant que depuis des siècles, il est objet de dévotion puisqu'il serait habité par des divinités. *"Le Fuji, comme la poésie, aspire au ciel et on ne sait jamais bien s'il appartient à ce monde ou à l'autre, peut-être est-il un mystérieux kami (divinité) ?"* se demande Fosco Maraini dans son admirable *Japon* (Arthaud, 1959). C'est sans doute pour cette raison que les hommes le vénèrent tant et lui consacrent des sanctuaires pour apaiser sa colère et veulent communier avec lui, en accomplissant son ascension. La première remonterait à 863 et aurait été le fait d'un moine bouddhiste dont le nom ne nous est pas parvenu. Au XIIème siècle, son activité volcanique se calme et le Mont Fuji devient le centre du *shugendô*, une pratique spirituelle qui met l'accent sur les relations de l'homme avec la nature. Un moine du nom de MATSUDAI construit à son sommet le temple Dainichi-ji. Les premiers pèlerinages sont organisés. Peu à peu, le nombre de pèlerins augmente. Son ascension n'est pas aisée. Aussi voit-on apparaître dans les différentes cités de l'archipel des répliques en miniature du mont sacré destinées à ceux qui ne pouvaient pas le gravir dans la réalité. Le culte du Mont Fuji prend de l'ampleur avec HASEGAWA Kakugyô qui en fait le cœur de sa doctrine. La secte shintoïste Fujikô qui s'en réclame gagne en popularité et encourage les pèlerinages au sommet, mais aussi vers les sites entourant le volcan. A la fin du XIXème siècle, l'interdiction faite aux femmes de s'y



DR

La ligne Fujikyûkô entre Ôtsuki et Kawaguchiko est très fréquentée par les amateurs de trains et de beaux paysages.

rendre est levée. Cela coïncide avec le développement du rail et d'un nouveau réseau de routes qui facilitent son accessibilité.

Le lieu attire encore aujourd'hui des centaines de milliers de personnes. Du 1er juillet au 27 août, entre 200 000 et 300 000 personnes gravissent les pentes du volcan, dont 30 % d'étrangers. Il est probable que ce nombre augmente considérablement après l'inscription du Mont Fuji au Patrimoine mondial. C'est du moins l'objectif des autorités locales qui entendent attirer de plus en plus de touristes. Pour atteindre le sommet, il existe quatre routes possibles : Fujinomiya, Gotemba, Subashiri et Yoshida. Cette dernière est la plus populaire, car la plus facile et la mieux équipée pour répondre aux besoins des randonneurs. Son point de départ est la cinquième station située à 2305 m que l'on rejoint en bus (en une heure au départ de la gare de Kawaguchiko, ligne Fujikyûkô) ou en voiture (parking de 330 places). Pour atteindre le sommet à 3776 m, il faut compter environ six heures de marche, ce qui représente environ 7,5 km. Une vingtaine de refuges sont répartis le long de ce parcours. Certains d'entre eux disposent de chambres pour la nuit afin de permettre aux visiteurs de pouvoir apprécier le lever du soleil. Il convient de réserver sa chambre à l'avance pour éviter de se retrouver à devoir redescendre! Il faut rappeler que les nuits sont très froides et à moins d'être très bien équipé, il est fortement déconseillé de chercher à dormir à la belle étoile. Le site Fujiyama Navi (www.fujiyama-navi.jp), qui dispose d'une version en anglais, fournit les numéros de téléphone des différents refuges ainsi que de nombreuses informations pratiques pour réussir son ascension. A compter de 2014, un droit d'entrée de 1000 yens devrait être perçu auprès des randonneurs afin de financer l'entretien du site qui, malgré une nette amélioration, est pollué par de très nombreux déchets.

Si le fait de grimper au sommet constitue l'objectif suprême de nombreux visiteurs qui veulent découvrir la vue extraordinaire qu'il procure (quand il n'est pas trop entouré de nuages) ou profiter d'un magnifique lever de soleil, l'attrait du Mont Fuji réside aussi dans sa beauté que l'on peut apprécier de bien des endroits. Les Japonais apprécient juste de le regarder comme ils prennent plaisir à observer les cerisiers en fleurs ou les feuilles rouges en automne. A l'instar de l'expression *Hanami* que l'on utilise pour évoquer le moment où l'on va s'extasier devant les fleurs de cerisiers, il en existe une adaptée au Fuji : *Fujimi*. Avec sa forme conique parfaite et sa majesté immuable, on comprend pourquoi les Japonais le cherchent du regard et pourquoi il a inspiré tant d'artistes. Une des meilleures façons de profiter de la beauté du volcan en sommeil, c'est le train. Il n'est pas question ici de la ligne Tôkaidô Shinkansen, le train à grande vitesse, d'où l'on peut l'apercevoir pendant quelques secondes. Pour les possesseurs du JR Rail Pass, les lignes Minobu et Gotemba sont les plus indiquées pour profiter du spectacle, mais la plus recommandée des lignes est la Fujikyûkô que l'on emprunte à partir de la gare d'Ôtsuki. Elle relie la gare de Kawaguchiko en 55 mn. Les tarifs varient selon le type de train qui circule. Comme c'est souvent le cas sur des lignes aussi populaires, il existe des rames spéciales dont l'aménagement intérieur est aussi important que sa présentation extérieure. Dans le cas de la ligne Fujikyûkô, certains de ces trains comme le Fujisan Tokkyû ou le Fuji Tozan sont pris d'assaut par les voyageurs japonais. Mais quel que soit la rame choi-

INFOS PRATIQUES

POUR SE RENDRE À YAMANAKAKO En train : au départ de Shinjuku, le Limited express Azusa ou Kaiji (1 à 2 trains par heure). Changer à Ôtsuki et prendre le Fujisan Tokkyû (4 à 7 trains par jour) jusqu'à Fujisan où vous prendrez un bus jusqu'à Asahigaoka (1 à 4 bus par heure). 2h40 de transport pour un total de 4600 yens. Par autocar : Depuis le terminal des bus de Shinjuku, 2h15 pour 2000 yens (1 à 2 départs par heure) ou depuis la sortie sud Yaesu à la gare de Tôkyô 2h20 pour 1700 yens (8 à 10 départs par jour).

POUR SE RENDRE À KAWAGUCHIKO En train : même trajet que pour Yamanakako, on ne descend pas à Fujisan mais au terminus. 2h de trajet pour 4100 yens. Par autocar : même endroit.


Fuji chôbô no yu Yurari

Prendre un bain d'eau chaude en contemplant le Fuji. Rien de plus facile à Fuji chôbô no yu Yurari.

sie, le paysage lui ne change pas. N'hésitez pas à descendre pour profiter du point de vue sur le Mont Fuji notamment après la gare de Fujisan.

Un autre moyen original d'admirer le Fuji, c'est d'emprunter le bateau. Le lac de Yamanakako que l'on peut atteindre en bus à partir de la gare de Fujisan (ligne Fujikyûkô) permet de vivre une expérience étonnante et amusante surtout si l'on est accompagné par des enfants. Il s'agit de Yamanakako no Kaba (L'hippopotame de Yamanakako) dont la base de départ se situe à Yamanakako Asahigaoka. Vous embarquerez alors à bord d'un véhicule amphibie (2000 yens, 1000 yens pour les enfants) qui vous emmènera dans la bonne humeur à la découverte du Fuji. Si vous souhaitez combiner observation des fleurs (*hanami*) et contemplation du Fuji (*fujimi*), rendez-vous au parc Yamanakako Hananomiyako accessible par bus au départ de la gare de Fujisan. Ouvert gratuitement toute l'année (8h30-17h30), ce lieu offre une magnifique vue sur le Mont Fuji avec au premier plan des champs de fleurs aux couleurs vives. En avril-mai, c'est le temps des tulipes avec un Mont Fuji dont le sommet est encore enneigé. En juin-juillet, les coquelicots sont à la fête suivis par les tournesols. A Kawaguchiko, terminus de la ligne de train Fujikyûkô, le lac éponyme est également un lieu idéal pour observer le Fuji. Plusieurs croisières y sont proposées tout au long de l'année. Mais à 20 minutes de la gare, il existe un endroit encore plus original pour contempler le volcan en sommeil : l'établissement thermal Fuji chôbô no yu Yurari (direction Motosuko, à trois minutes de l'arrêt Fujimidori no kyûkamura). Ouvert tous les jours de 10h à 22h (1200 yens, 600 yens pour les enfants), son bain extérieur (*rotenburo*) dispose d'une vue imprenable sur le Mont Fuji. Il ne serait pas étonnant qu'un passage dans ce bain avec le Fuji plein cadre ne vous inspire pas au moins quelques beaux rêves.

Odaira Namihei

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Reiko Descotes-Toyosaki, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Kirishima Shun, Ajiwa Hiro, Gianni Simone, Kondo Keiichi, Ed Jones, Mathias Liu, Ritsuko Koga, Takako Taniguchi, Elodie Brisson, Yoshié Takano, Rié Tanaka, Miwa Takano, Makoto Sato, Hirofumi Chonan, Marie Varéon (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi.
Responsable de la publication : Dan Béraud

ZOOM ANNONCES

événements

EXPOSITIONS DE CALLIGRAPHIES

KAKUSHÔ
Le défi de l'harmonie et de l'invention
du 5 au 7 oct. 2013

LE CARACTÈRE 眺装
Elégance de la calligraphie japonaise 日本の書の装い
du 28 sept. au 2 oct. 2013

Hôtel de l'Industrie
à la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale
4, place Saint-Germain-des-Prés 75006 Paris (en face de l'Eglise Saint-Germain-des-Prés)
Renseignements
Art Sanjo : 01 44 07 00 45



Itinéraires Nantes Japon, À Cosmopolis, espace international de la ville de Nantes. Du 10 sept.~13 oct. 2013 Rens. 02 5184 3670. www.nantes.fr



●**1ère formation diplômante "certified saké sommelier"** de France les 29 et 30 Septembre 2013 à St-Etienne info@dev-a.com

●**Concert de Piano "Deuxième centenaire des pianistes-compositeurs nés en 1813 : Alkan, Baillot, Haberbier, Rosenhain, Vollweiler"** Pianiste: O. N. KANAZAWA Vendredi le 04 Oct. 2013 à 19h30, à l'Espace Hattori, Bat. Annexe. 10, passage Turquetil 75011 Paris, Metro : Nation Plein tarif : 15 €, Etudiant et Senior : 12 € Réservation obligatoire E-mail : reservations@ccfj-paris.org / infos@ccfj-paris.org Tél: 09 5415 1096/06 3351 8888



Exposition des poupées chigusa depuis 1951
– La vie au Japon au fil des saisons –
Sachiko Moriyama
du 20 au 24 sept. 12h-20h
Démonstration:
le 20 sept. à 14h et 17h
BUKIYA
12 rue Ste-Anne 75001
www.chigusa-ningyo.com



cours

● **cours de cuisine japonaise :** tarif 40€/2h de cours lundi à 18H30 contactez le chef. misato@gmail.com

●**cours de manga**
Rentée des classes à partir du 25 septembre. Stage intensif pendant les vacances de la Toussaint.
Préparez la rentrée en vous inscrivant dès maintenant sur www.espacejapon.com

logements

●**Hébergement au cœur de Kyôto,** pratique pour tous vos déplacements et proche de nombreux événements culturels japonais.
www.kyoto-nishiyama.com

●**Paris Fudosan le spécialiste de l'immobilier franco-japonais** à Paris recherche des STUDIOS à louer pour ses clients japonais. Nos services sont GRATUITS pour nos propriétaires. Paris Fudosan 18 rue de Richelieu 75001 Paris 0142868739 service@paris-fudosan.com

●**Vous souhaitez habiter dans une maison traditionnelle japonaise?** Essayez le gite Yadokiri, à partir de 4200yen/nuit http://yadoriki.info

emplois

DELFONICS
Concept store de papeterie Design Japonais recherche
vendeur (se) C.D.I. temps complet.
Expérience dans la vente ou le service exigée.
Excellent sens du contact.
Forte sensibilité à la qualité du service japonais à la clientèle.
Français, anglais courant exigé.
Envoyer CV + LM à saiyou@delfonics.com

●**Pâtisserie Sadaharu AOKI Paris** - Recherche de personnel pour le bureau à Malakoff, service administratif et commercial. Bon français écrit et parlé exigé. societe@sadaharuaoki.com

●**ZOOM Japon recherche** une personne pour de la distribution du journal sur Paris. Contrat à temps partiel (+ou-5h/sem.) Envoyer CV et lettre de motivation à info@zoomjapon.info

●**Vivre le Japon recherche** un(e) Conseiller voyage expérimenté. Envoyer CV/LM job@vivrelejapon.com

amitié

●**Moi en Luffy, toi en Nami.** Nos regards se sont croisés dans la queue du stand Atsu Atsu pendant la JE. Si tu veux prendre le large, contacte moi. luffythebest20@gmail.com

divers

●**Les charbons binchotan** sont un moyen écologique et économique de disposer d'une eau plus agréable à boire. Efficace 3 mois! En vente sur www.sakeshop.fr au prix de 5€.



●**Les Natto du dragon** sont produits avec le plus grand soin à partir de soja français **issu de la culture Bio et non manipulé génétiquement**... Commandez et retrouvez nos recettes sur www.natto-dragon.com



Tarifs des annonces (pour 100 caractères)		**Options**	
Emploi	50€ttc	20 car. suppl.	5€ttc
Evénement	45€ttc	option web (immédiat sur le web + 5 img.)	20€ttc
Cours	40€ttc	cadre	50€ttc
Amitié	40€ttc	gras	50€ttc
logement	35€ttc	img. papier	100€ttc
Divers	30€ttc		

Pour passer votre annonce dans ZOOM Japon, veuillez vous rendre sur **www.zoomjapon.info**

NHK WORLD TV à Paris et Londres

NHK WORLD
www.nhk.or.jp/nhkworld/

Japan Expo 2013 – Paris

Hyper Japan – Londres

Nos émissions ont organisé des évènements spéciaux durant différentes manifestations consacrées à la culture japonaise.
Les meilleurs moments seront diffusés dans nos programmes!

TOKYO FASHION EXPRESS Edition spéciale

La mode urbaine de Tokyo à Paris et Londres
samedi 21 septembre à 18h10

Séance d'illustration avec Chocomoo

Miho Imoda détourne des habits d'occasion

J-MELO

Concerts d'étoiles montantes de la scène musicale japonaise et reportages spéciaux!

J-MELO à Paris
dimanche 15 septembre à 21h10
Kylee à Japan Expo 2013

J-MELO à Londres
dimanche 22 septembre à 21h10
Yun*chi à Hyper Japan

NHK WORLD TV est une chaîne en anglais, disponible en France à travers les fournisseurs suivants:



canal 473



canal 182



canal 680



canal 270



canal 731/732



canal 222